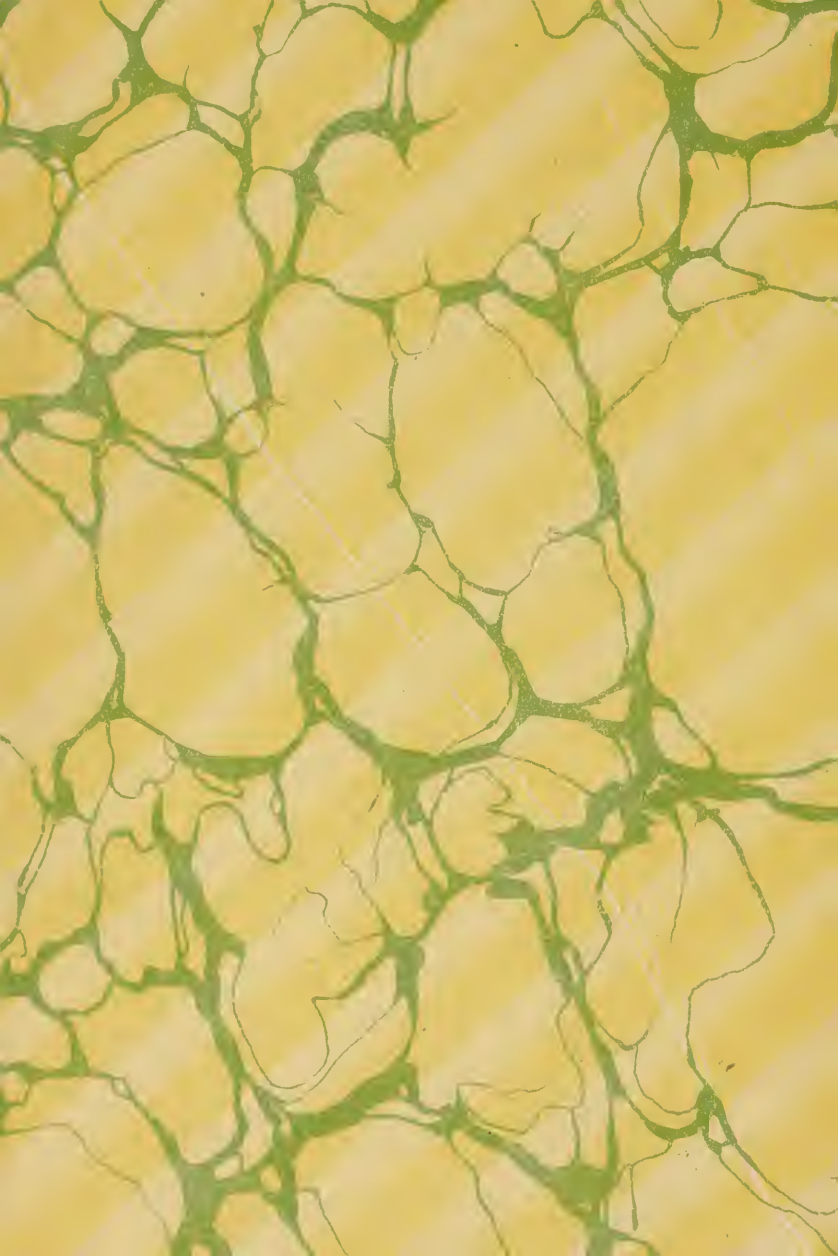
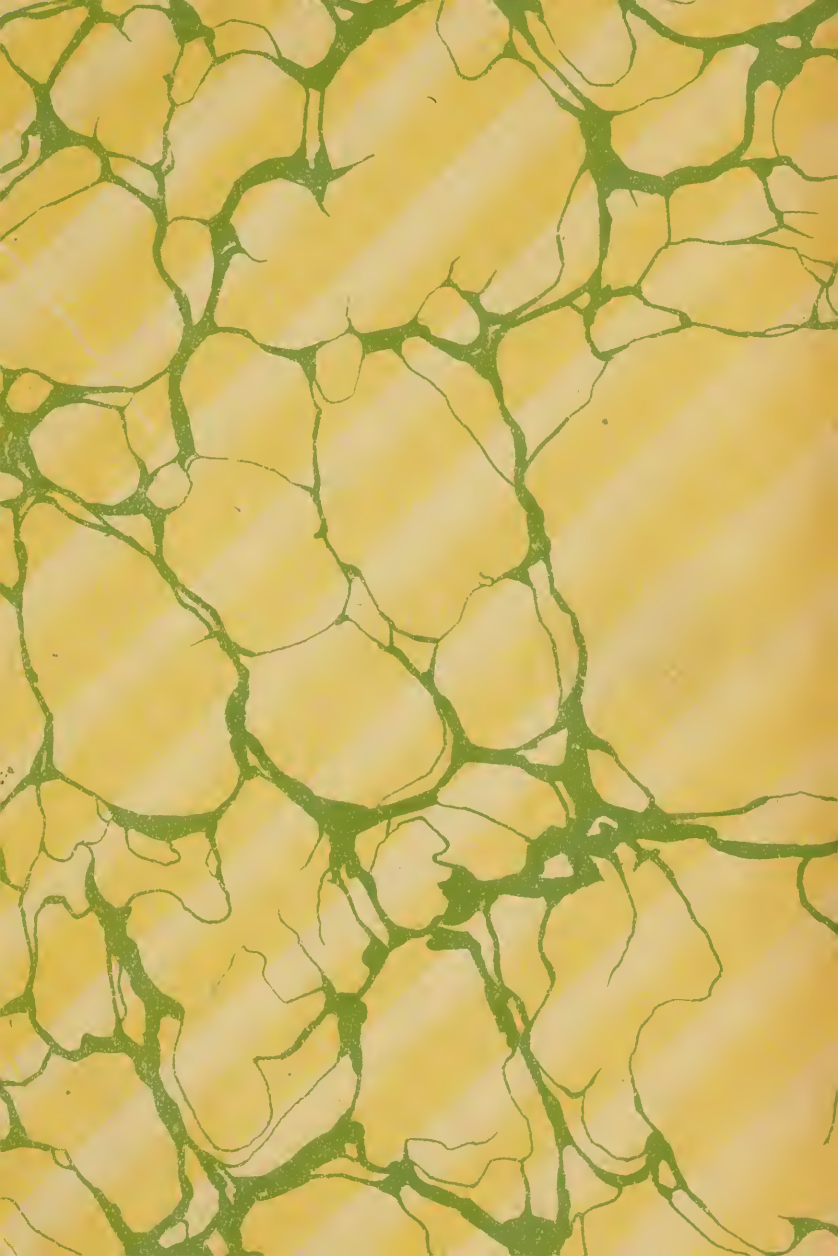


DC
701
S65
année 42





BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE
L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE
L'ILE-DE-FRANCE

42^E ANNÉE — 1915



A PARIS
Chez É. CHAMPION
Libraire de la Société de l'Histoire de Paris
Quai Malaquais, 5 (VI^e)
1915.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE

IMPRIMERIE PHILIPPE RENOARD

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19, A PARIS

Ex Hist

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE

L'HISTOIRE DE PARIS

ET DE

L'ILE-DE-FRANCE

42^E ANNÉE — 1915



A PARIS

Chez É. CHAMPION

Libraire de la Société de l'Histoire de Paris

Quai Malaquais, 5 (VI^e)

1915

*142780
26/5/17*

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉCRET

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu la demande formée par la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, à l'effet d'être reconnue comme établissement d'utilité publique,

Vu les Statuts de cette Société, l'état de sa situation financière et les autres pièces produites à l'appui de sa demande,

Vu l'avis favorable du Comité des travaux historiques et scientifiques (Section d'histoire et de philologie),

Vu les avis favorables du Préfet de la Seine et du Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

La Section de l'Intérieur, de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes du Conseil d'État entendue,

DÉCRÈTE :

Article premier.

La Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France est reconnue comme établissement d'utilité publique.

Art. 2.

Les Statuts sont approuvés tels qu'ils sont ci-annexés. Aucune modification ne pourra y être apportée sans l'autorisation du Gouvernement.

Art. 3.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent Décret.

Fait à Paris, le 14 janvier 1887.

Jules GRÉVY.

*Par le Président de la République,
Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,*

BERTHELOT.

LISTE DES MEMBRES

Pour l'année 1915.

Les circonstances ayant rendu impossible l'établissement d'une liste suffisamment exacte des membres de la Société pour 1915, nous avons dû nous contenter d'indiquer ci-après les noms des sociétaires décédés depuis que la liste de 1914 a été dressée, ainsi que les noms des sociétaires nouvellement inscrits depuis la même époque.

SOCIÉTAIRES DÉCÉDÉS

BIOLLAY (Paul) [393].	LE ROUX (H.) [442].
BONNET (Charles) [982].	NARBÉY (Abbé C.) [780].
DUFOUR (Adolphe) [349].	PRAROND (M ^e veuve) [213].
FRÉVILLE (baron Robert DE) [1292].	PROST (Henry) [1233].
	VIOLLET (Paul) [100].

NOUVEAUX SOCIÉTAIRES

EUDE (Émile) [1326], membre du Comité des travaux publics des Colonies, rue François- Millet, 12 (XVI ^e).	Bara, 39, Palaiseau (Seine-et- Oise).
LECESTRE (Léon) [1327], archi- viste honoraire aux Archives nationales; boulevard Joseph-	LORIN (Félix) [1325], avoué ho- noraire; rue de Paris, 2, Rambouillet (Seine-et-Oise).
	TRUSSON(Charles)[1324],boulev. du Montparnasse, 108 (XIV ^e).

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE

(1874-1914).

- 1874. — M. Léopold DELISLE, membre de l'Institut.
- 1875. — M. Adrien DE LONGPÉRIER, membre de l'Institut.
- 1876. — M. le baron F. DE GUILHERMY.
- 1877. — M. le baron Jérôme PICHON.
- 1878. — M. Victor DURUY, membre de l'Institut.
- 1879. — M. Alfred MAURY, membre de l'Institut.
- 1880. — M. Émile EGGER, membre de l'Institut.
- 1881. — M. Léopold DELISLE, membre de l'Institut.
- 1882. — M. Jules COUSIN.
- 1883. — M. Charles JOURDAIN, membre de l'Institut.
- 1884. — M. Anatole DE MONTAIGLON.
- 1885. — M. Auguste VITU.
- 1886. — M. Charles TRANCHANT.
- 1887. — M. Auguste LONGNON, membre de l'Institut.
- 1888. — M. le comte A. BOULAY DE LA MEURTHE.
- 1889. — M. Anatole DE BARTHÉLEMY, membre de l'Institut.
- 1890. — M. le baron Alphonse DE RUBLE, membre de l'Institut.
- 1891. — M. le comte R. DE LASTEYRIE, membre de l'Institut.
- 1892. — M. le marquis J. DE LABORDE.
- 1893. — M. Eugène DE ROZIÈRE, membre de l'Institut.
- 1894. — M. Jules GUIFFREY, membre de l'Institut.
- 1895. — M. Jules LAIR, membre de l'Institut.
- 1896. — M. Gustave FAGNIEZ, membre de l'Institut.
- 1897. — M. Gustave SERVOIS.
- 1898. — M. Eugène MÜNTZ, membre de l'Institut.
- 1899. — M. Albert BABEAU, membre de l'Institut.
- 1900. — M. Maurice TOURNEUX.
- 1901. — M. Charles TRANCHANT.
- 1902. — M. Noël VALOIS, membre de l'Institut.
- 1903. — M. Henri OMONT, membre de l'Institut.
- 1904. — M. Alexandre BRUEL.
- 1905. — M. Arthur DE BOISLISLE, membre de l'Institut.
- 1906. — M. Alexandre TUETÉY.
- 1907. — M. Auguste REY.
- 1908. — M. le comte Paul DURRIEU, membre de l'Institut.
- 1909. — M. Émile PICOT, membre de l'Institut.
- 1910. — M. Jules GUIFFREY, membre de l'Institut.
- 1911. — M. Adrien BLANCHET.
- 1912. — M. Henry MARTIN.
- 1913. — M. Henri STEIN.
- 1914. — M. Camille COUDERC.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

COMMISSION DES ANTIQUITÉS ET DES ARTS DE SEINE-ET-OISE, à Versailles.

COMITÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENLIS.

COMITÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE NOYON.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ARCHÉOLOGIE, SCIENCES ET ARTS DU DÉPARTEMENT DE L'OISE.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE RAMBOUILLET.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE VERVINS.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE CLERMONT-DE-L'OISE.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES MORALES, DES LETTRES ET DES ARTS DE SEINE-ET-OISE, à Versailles.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES DU DÉPARTEMENT DE L'OISE, à Beauvais.

SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS, rue des Saints-Pères, 54.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE CHATEAU-THIERRY.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE CORBEIL, D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU GATINAIS, à Fontainebleau.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE PONTOISE ET DU VEXIN.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU IV^e ARRONDISSEMENT [LA CITÉ], à la Mairie.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU VI^e ARRONDISSEMENT, rue Bonaparte, 78, à la Mairie.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU VII^e ARRONDISSEMENT DE PARIS, rue Saint-Dominique, 109.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DES VIII^e ET XVII^e ARRONDISSEMENTS, rue d'Anjou, 11, à la Mairie.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DES IX^e ET XVIII^e ARRONDISSEMENTS [LE VIEUX-MONTMARTRE], rue d'Orsel, 42.

LISTE DES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

AVEC L'INDICATION DE L'ANNÉE OU CESSENT LEURS FONCTIONS

1915

AUBERT (Marcel).	LE VAYER (Paul).
BATIFFOL (Louis).	MARTIN (Henry).
BLANCHET (Adrien).	REY (Auguste).
COYECQUE (Ernest).	ROY (Maurice).
FAGNIEZ (Gustave).	STEIN (Henri).
LEFÈVRE-PONTALIS (Germain).	VALOIS (Noël).

1916

COURCEL (Baron DE).	LAMBEAU (Lucien).
DEROY (Léon).	MAREUSE (Edgar).
FRANKLIN (Alfred).	OMONT (Henri).
HÉRON DE VILLEFOSSE (Ant.).	POÈTE (Marcel).
LABORDE (Marquis DE).	
LACOMBE (PAUL).	

1917

BARANTE (Baron DE).	LELONG (Eugène).
BARROUX (Marius).	MIROT (Léon).
COUDERC (Camille).	PICOT (Émile).
DOREZ (Léon).	POUPARDIN (René).
GUIFFREY (Jules).	TUETÉY (Alexandre).
LAUGIER (André).	VIDIER (Alexandre).

1918

AUVRAY (Lucien).	DURRIEU (Comte P.).
BOULAY DE LA MEURTHE (C ^{te} A.).	FOSSEYEUX (Marcel).
BRUEL (Alexandre).	LASTEYRIE (Comte DE).
CHATELAIN (Émile).	LE GRAND (Léon).
DAUMET (Georges).	SERVOIS (Gustave).
DELABORDE (Comte H.-Fr.).	TOURNEUX (Maurice).

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

<i>Président</i>	COUDERC (Camille).
<i>Vice-Président</i>	LAMBEAU (Lucien).
<i>Trésorier</i>	LACOMBE (Paul).
<i>Secrétaire-Archiviste</i>	MAREUSE (Edgar).
<i>Secrétaire-Adjoint</i>	N.

COMITÉ DES FONDS

BOULAY DE LA MEURTHE (C ^{te} A.).	STEIN (Henri).
LABORDE (Marquis DE).	TUETÉY (Alexandre).

COMITÉ DE PUBLICATION

COYECQUE (Ernest).	PICOT (Émile).
FAGNIEZ (Gustave).	TOURNEUX (Maurice).
LASTEYRIE (Comte DE).	VIDIER (Alexandre).
OMONT (Henri).	

JOURS DES SÉANCES

DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ÎLE-DE-FRANCE

Pendant l'année 1915

L'Assemblée Générale aura lieu à la Bibliothèque nationale le mardi 11 mai, à quatre heures précises.

Le Conseil d'Administration de la Société se réunira à la Bibliothèque nationale aux dates ci-dessous indiquées :

12 Janvier.	8 Juin.
9 Février.	13 Juillet.
9 Mars.	9 Novembre.
13 Avril.	14 Décembre.

Les séances commenceront à quatre heures précises. Tous les membres de la Société ont le droit d'y assister et d'y faire les communications qui seraient de nature à intéresser la Société.

Les membres de la Société qui auraient des communications à faire insérer dans le Bulletin, ou des mémoires à transmettre au Comité de publication, sont priés de les adresser à M. A. VIDIER, secrétaire du Comité de publication, rue de Sèvres, 25, Boulogne (Seine).

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE

I
COMPTE RENDU DES SÉANCES

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 12 janvier 1915.

Présidence de M. Camille COUDERC.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, baron de Barante, M. Barroux, A. Bruel, C. Couderc, E. Coyecque, L. Deroy, M. Fosseyeux, J. Guiffrey, marquis de Laborde, P. Lacombe, L. Lambeau, A. Laugier, G. Lefèvre-Pontalis, E. Mareuse, H. Martin, L. Mirot, H. Omont, É. Picot, H. Stein et A. Tuetey.

Assistaient également à la séance : MM. G. Hartmann, C. Normand et A. Perrault-Dabot.

Excusés : MM. A. Blanchet, P. Le Vayer, M. Roy et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 8 décembre 1914 est lu et adopté.

— Le Conseil prononce l'admission de :

1326. M. Émile EUDE, membre du Conseil des travaux publics des Colonies, rue François-Millet, 12 (xvi^e), présenté par MM. C. Couderc et E. Mareuse.

— M. le Président annonce la mort de M. H. Le Roux (442). Cette communication est accueillie par des regrets unanimes.

— M. Marius Barroux fait, d'après la *Gazette* de Renaudot, un rapprochement entre les événements de 1636 et le récit du *Cid* ; il signale l'analogie de ces événements et de la situation actuelle.

— A propos de la communication faite par M. Émile Eude, dans la dernière séance, M. le Président signale que le moulin dont il a été question figure dans une miniature d'un manuscrit du xv^e siècle conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal (n^o 5128) : *La venue de l'empereur Charles [quatriesme] en France et de sa réception par le roy Charles le Quint*. Cette miniature a été reproduite par Montfaucon, dans les *Monumens de la monarchie françoise* (t. III, pl. 10), et par Alexandre Lenoir, dans les *Monuments des arts libéraux* (pl. 32). Si l'on s'en rapporte au récit de l'abbé de Choisy (*Histoire de Charles V, roi de France*, Paris, 1689, p. 307), l'entrevue de l'empereur Charles IV et du roi Charles V y est fidèlement retracée.

Une miniature du manuscrit français 5729 de la Bibliothèque nationale représente la même scène avec quelques variantes; le moulin n'est pas indiqué, bien que le chapitre xvii soit intitulé : *Comment le roy et l'empereur et son fils le roy des Rommains s'entretrouvent entre La Chapelle et le molin à vent...*, et qu'il y soit dit : *...chevaucha le roy de son palais jusques à my voye du molin à vent et de La Chappelle...*

— M. Henry Martin ajoute qu'il croit pouvoir dater le manuscrit de l'Arsenal de 1460 à 1470, et que le dessinateur a traité les moindres détails de sa composition avec une grande minutie.

— M. Émile Eude ne pense pas qu'il faille attribuer trop d'importance à ces documents iconographiques.

La séance est levée à cinq heures.

SEANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 9 fevrier 1915.

Présidence de M. Camille COUDERC.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. M. Barroux, A. Bruel, C. Couderc, L. Deroy, marquis de Laborde, P. Lacombe, A. Laugier, E. Lelong, E. Mareuse, H. Martin, H. Omont, A. Rey et M. Roy.

Assistaient également à la séance : MM. É. Eude, C. Normand et A. Perrault-Dabot.

Excusés : MM. A. Blanchet, G. Lefèvre-Pontalis, P. Le Vayer et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 12 janvier est lu et adopté.

— M. le Président communique un exemplaire, qu'il possède, de l'un des nombreux comptes rendus de l'affaire Fualdès¹, qui présente cette particularité intéressante d'avoir appartenu à un fils de Berryer, le grand orateur, membre de l'Académie française, mort en 1868, et de contenir, à la suite d'une copie de la fameuse plainte², la note suivante : « Cette plainte qui, au manuscrit ci-contre, porte le nom de Catalan (dentiste) seulement, a été faite chez Grignon, restaurateur, à un dîner intime. Mon père Pierre-Antoine Berryer, fils, avocat, plus tard membre de la Chambre des députés et de l'Académie française, Désaugiers, le célèbre chansonnier, et Catalan, dentiste, étaient les seuls convives de ce dîner ; et ce sont les trois auteurs de la plainte. — P. Berryer. » Cette note confirme la collaboration — généralement ignorée — du célèbre avocat à l'un des chefs-d'œuvre de cette littérature, qu'on a justement appelée « patibulaire ». Le restaurant Grignon était installé au 4 de la rue Neuve-des-Petits-Champs ; et les Guides du temps vantent l'excellence de sa table et de ses vins.

Une sorte de plainte publiée, en 1823, chez Dentu, sous le titre d'*Aventures de la matrone Boursico... et de Costococo...*, est dite composée par « l'auteur de la plainte de Fualdès »³. Mais cet « auteur » ne semble pas s'être fait connaître, ailleurs, et son identification reste incertaine. Sur la foi de renseignements donnés par Marc-Monnier, dans un article sur *Genève et ses poètes libertins*, publié dans la *Revue suisse*⁴, Quérard⁵ l'a identifié avec Salomon Cougnard, magistrat et chansonnier genevois ; et cette identification a été acceptée par les rédacteurs du *Catalogue général de la Bibliothèque Nationale*⁶. Quérard est, même, allé plus loin. Sachant que la plainte de Fualdès était ordinairement attribuée à un « den-

1. *Notice des séances de la Cour d'assises de l'Aveyron, pour le jugement des prévenus de l'assassinat de M. Fualdès, etc.*, août 1817. Rodez, Carrère, s. d. (1817), in-8°, 168 p. — *Cour d'assises du département du Tarn. Débats publics sur la procédure instruite contre les prévenus de l'assassinat de M. Fualdès...* Toulouse, F. Vieusseux, 1818, in-8°, 372 p. Les deux comptes rendus sont reliés en un volume.

2. Elle fut composée et imprimée, dès 1818 : *Véritable plainte, arrivée de Toulouse, au sujet du crime affreux commis à Rodez sur la personne de l'infortuné Fualdès...*, par M. J., limonadier à Toulouse. S. l. (Paris), impr. Poulet, 1818, in-16, 12 p. Bibl. nat., Ye 55473 (165).

3. *Aventures de la matrone Boursico, marchande de riz et autres denrées à Persépolis, et de Costococo, chevalier d'industrie en ladite ville, par l'auteur de la plainte de Fualdès*. Paris, impr. Dentu, 1823, in-12, 24 p. Bibl. nat., Ye 37771.

4. XX (1857), 232.

5. *Les supercheries littéraires* (éd. Daffis), I (1882), 655.

6. XXXIII (1908), col. 92.

tiste appelé Catalan », il a tenu ce dernier nom pour un pseudonyme — ce qui semble une erreur — et fait de Catalan et de Cougnard un seul et même personnage. Les rédacteurs du *Catalogue général* ne l'ont pas suivi jusque là ; ils n'ont pas mis la complainte de Fualdès à l'article Cougnard. Cette réserve trouve sa justification, non seulement dans le témoignage de P. Berryer, rapporté plus haut, mais aussi dans ce fait, ignoré de Quérard, que l'affaire Fualdès avait été l'occasion d'au moins deux complaints, imprimées, toutes les deux, en 1818. Le succès de l'une a complètement fait oublier l'autre¹.

— M. le marquis de Laborde signale diverses complaints faites à l'imitation de celle de Fualdès.

— M. A. Bruel demande quelques renseignements sur les travaux qui s'exécutent en ce moment au Conservatoire des Arts et Métiers.

— M. A. Laugier répond qu'il s'agit de la consolidation d'une absidiole de l'ancienne église, et que malheureusement, sans aucune nécessité, on a détruit une petite chapelle du xvi^e siècle.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 9 mars 1915.

Présidence de M. Camille COUDERC, président.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, M. Barroux, C. Couderc, E. Coyecque, L. Deroy, P. Lacombe, A. Laugier, G. Lefèvre-Pontalis, E. Mareuse, É. Picot, A. Rey et H. Stein.

Assistaient également à la séance : MM. É. Eude et A. Perrault-Dabot.

1. Voici le titre de cette seconde complainte. *Nouvelle complainte, arrivée de Rhodéz, relative à l'homicide affreux commis dans cette ville sur la personne de l'infortuné Fualdès...* par M. Lalettre I...., limonadier à Rhodéz. S. l. (Paris), impr. Poulet, 1818, in-16, 12 pages. Bibl. nat., Ye 45637.

Excusés : MM. A. Blanchet, A. Bruel, P. Le Vayer, H. Martin, H. Omont et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 9 février est lu et adopté.

— M. le Président annonce la mort de M. Charles Bonnet (982) et celle de M. Henry Prost (1233), archiviste-paléographe, attaché aux Archives de la Seine, décédé le 19 février des suites de blessures reçues devant l'ennemi, le 27 janvier.

Cette communication est accueillie par des regrets unanimes.

— M. A. Perrault-Dabot, répondant à une question posée par M. A. Bruel à la séance du 9 février, donne lecture d'une note sur la reconstruction de l'église de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

— M. P. Lacombe communique diverses pièces peu connues sur le marmouset de Notre-Dame auquel les Parisiens avaient donné le nom de Pierre Du Congnet ou de Cugnet, ou encore Du Quignet, et sous le nez duquel les enfants de chœur de Notre-Dame éteignaient les cierges après l'office. Différentes éditions des *Livrets* des rues de Paris, publiés au xv^e et au xvi^e siècle, font allusion à cet usage dans le passage consacré à la *Despence de Paris qui se fait par chacun jour* : « ...en oblations et en offrandes de chandelles de cire pour bouter devant maistre Pierre Du Quignet, pour chacune année deux cens francs, c'est du moins. »

« Parmi les pièces populaires qui ont été publiées, on peut citer entre autres : *Le testament et Epitaphe de maistre Pierre du Quignet*, pièce de vers composée par Hans du Galaphe, et dont il existe au moins deux éditions (Bibliothèque nationale et Bibliothèque du musée Condé); *La Chanson maistre Pierre du Quignet*, dont le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque de Wolfenbüttel et dont M. Émile Picot possède une copie. Ces pièces gothiques sont fort rares.

« Certains auteurs, à la suite de Corrozet, du P. Du Breul, etc., ont voulu que le marmouset de Notre-Dame fût le portrait de Pierre de Cugnières. Ceci paraît douteux; l'allusion à ce personnage du xiv^e siècle semble être d'une origine plus moderne. (Voir notre *Bulletin*, t. XI, p. 134, et t. XII, p. 33 et 50.) Quoiqu'il en soit, la popularité de maître Pierre Du Quignet se perpétua à Paris. Joachim Du Bellay a composé une *Satyre de maistre Pierre du Cuignet sur la Petromachie de l'Université de Paris*, dans laquelle Pierre de La Ramée et Pierre Galland sont sévèrement ridiculisés, et un siècle plus tard, nous retrouvons une allusion à notre personnage dans une mazarinade intitulée : *Remerciments des imprimeurs à Monseigneur le cardinal de Mazarin* (4 mars 1649).

« J'en passe, dit M. P. Lacombe en terminant sa communication, non sans rappeler cependant que la cathédrale de Sens eut aussi son marmouset; le peuple sénonais l'avait baptisé du même nom que le peuple parisien. »

La séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale, le 13 avril 1915.

Présidence de M. Camille COUDERC, président.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, baron de Barante, M. Barroux, A. Bruel, C. Couderc, E. Coyecque, L. Deroÿ, marquis de Laborde, P. Lacombe, A. Laugier, E. Marcuse, H. Martin, A. Rey, H. Stein et A. Tuetey.

Assistaient également à la séance : MM. le comte A. de Saint-Aymour, É. Eude, G. Hartmann, C. Normand et A. Perrault-Dabot.

Excusés : MM. A. Blanchet, G. Lefèvre-Pontalis, P. Le Vayer, É. Picot et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 9 mars est lu et adopté.

— M. Émile Eude donne la suite de sa communication relative aux Moulins de La Chapelle.

— M. M. Barroux annonce que M. John Simpson, membre correspondant de la Société centrale des architectes, a étudié le livre des *Curiositez de Paris*, publié en 1716 et réimprimé en 1883 par Anatole de Montaiglon pour la Société de propagation des Livres d'Art; il confirme l'attribution de cet ouvrage à Claude Saugrain. M. Barroux croit que *Les Adresses de la Ville et Faux-bourgs de Paris, divisees en vingt quartiers*, Paris, chez Charles et chez Claude Saugrain, 1708, in-12, sont le premier essai de ce travail.

— M. Paul Lacombe ajoute quelques remarques complémentaires.

— M. Charles Normand fait connaître l'état des fouilles exécutées aux arènes de Lutèce; il annonce que le pourtour est presque entièrement découvert.

— M. Laugier donne quelques indications sur les travaux de déblaiement et ajoute que M. Magne, inspecteur des fouilles de la

Ville de Paris, se fera un plaisir de montrer ces travaux aux membres de la Société.

— M. Paul Lacombe signale quelques exemples des contrefaçons ou des plagiats dont les premiers imprimeurs parisiens se rendaient coupables. Il cite, entre autres exemples, une pièce de vers adressée à Louis XI qui se trouve à la fin du *Salluste* imprimé à la Sorbonne en 1471; démarquée et arrangée, elle a été employée par Bocard dans une autre édition de Salluste, datée de 1497, où elle est adressée à Charles VIII.

— M. Coyecque informe le Conseil que M. Augé de Lassus a légué, à la Ville de Paris, la nue propriété de sa fortune, à l'exception de deux sommes d'argent, destinées à divers, et de ses livres, manuscrits et objets d'art ou de curiosité, légués à la ville de Boulogne-sur-Seine ou, en cas de refus, à celle de Saint-Quentin. Le legs universel au profit de la Ville de Paris devra être employé à « l'achat de quelque vieux logis parisien présentant un intérêt d'art ou de souvenir ».

— M. Laugier signale que deux fenêtres gothiques viennent d'être découvertes à Saint-Nicolas-du-Chardonnet et que M. Magne, inspecteur des fouilles de la Ville de Paris, en a fait prendre des photographies et des relevés.

La séance est levée à cinq heures un quart.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Tenue le 11 mai 1915

dans la salle du Cours d'archéologie de la Bibliothèque nationale.

Présidence de M. Camille COUDERC.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, M. Barroux, L. Batiffol, P. Blondel, A. Bruel, J. Depoin, L. Deroy, G. Fagniez, comte E. Frémy, P. Lacombe, L. Langlois, A. Laugier, L. Lazard, G. Lefèvre-Pontalis, L. Le Grand, E. Lelong, P. Le Vayer, F. de Mallevouë, Manneville, E. Mareuse, H. Martin, L. Mirot, H. Omont, L. Peise, A. Perrault-Dabot, É. Picot, A. Rey, H. Stein, A. Tricaud, A. Trudon des Ormes, N. Valois, docteur Vimont et A. Vuarfart.

— M. le Président prononce le discours suivant, qui est accueilli par les applaudissements de l'Assemblée :

« Messieurs et chers Confrères,

« Permettez-moi de ne pas chercher de formule nouvelle ou rajunie pour vous remercier de m'avoir élevé à la présidence de notre Société. Et laissez-moi vous dire, simplement, mais en toute sincérité, qu'aucun de ceux auxquels vous avez accordé cet honneur n'en a été ni plus agréablement surpris, ni plus profondément touché.

« Comment pourrait-il en être autrement? Comment un humble Rouergat, devenu Parisien par un heureux effet de carrière, ne se sentirait-il pas flatté — même en faisant à votre très grande indulgence la part nécessaire — d'avoir été appelé à diriger les travaux de la plus laborieuse et de la plus importante des Sociétés qui se consacrent à l'étude de l'histoire de la grande Cité? Mais cette satisfaction ne s'accompagne d'aucune suffisance. Vous n'auriez eu, je le sais, que l'embarras du choix si, prévoyant les tragiques événements dans lesquels se joue l'existence même de la patrie, vous eussiez voulu un porte-parole plus éloquent et plus autorisé.

« Notre Société a naturellement apporté au pays son contingent de défenseurs. Tous nos jeunes confrères sont partis, et, avec eux, les fils, les petits-fils et les gendres de beaucoup d'entre nous que l'âge condamne à la garde du foyer, et qui avons ainsi dû nous faire suppléer par ce que nous avons de plus cher, pour l'accomplissement du devoir le plus sacré. Ce n'est pas, en effet, se livrer à une constatation désobligeante que de remarquer parmi nous plus de cheveux gris que de cheveux blonds. Le goût de l'histoire et la curiosité du passé s'éveillent, quelquefois, de très bonne heure, mais la possibilité de les satisfaire ne se présente souvent qu'à l'automne de la vie, lorsque la lutte est moins ardente ou que la partie est déjà gagnée.

« Deux de ces jeunes confrères, partis dès les premiers jours de la mobilisation, M. Robert de Fréville et M. Henri Prost, sont morts au champ d'honneur. Et peut-être faut-il comprendre, dans le même hommage, l'un de nos fondateurs, M. Paul Viollet, dont la fin subite a été certainement provoquée, non pas tant par les émotions patriotiques qu'il a ressenties, comme nous tous, que par les préoccupations paternelles que lui causait la présence sous les drapeaux de tous les siens : quatre fils et deux gendres, préoccupations qui ont d'autant plus sûrement et d'autant plus rapidement eu raison de son cœur généreux qu'elles paraissaient déjà plus justifiées, et qu'il s'efforçait, avec plus de stoïcisme, de les surmonter.

« M. Robert de Fréville était né à Paris, mais sa famille était d'origine normande. Son grand-père, Ernest de Fréville, avait fait partie de l'une des premières promotions d'archivistes-paléographes ; il a attaché son nom à l'un des meilleurs ouvrages, dont le *Commerce maritime de Rouen, au moyen âge*, ait été l'objet. Son père, Marcel de Fréville, fut, lui aussi, tenté par les études, qui sont la raison et l'honneur de l'École des Chartes, mais il leur préféra, finalement, les dossiers de la Cour des Comptes, où il fit une brillante carrière. Mais il conserva le souvenir de cette première inclination et fut l'un des plus empressés à répondre, en 1874, à l'appel de nos fondateurs. Son nom figure sur la première de nos listes. Et c'est à sa mort, survenue en 1912, que M. Robert de Fréville vint prendre sa place dans nos rangs.

« Notre confrère était donc voué à l'érudition par tradition familiale. Mais il y fut également porté par ses goûts personnels. C'est avec joie et sans hésitation qu'il se dirigea vers l'École des Chartes lorsque vint, pour lui, le moment de s'orienter dans la vie. Sa thèse de sortie, en 1907, sur *Les voies de recours devant l'Échiquier de Normandie, au XIV^e siècle*, témoignait d'une grande maturité d'esprit et d'une érudition déjà fort étendue. Une partie importante put en être publiée, dès l'année suivante, dans la *Nouvelle Revue historique de droit*.

« L'histoire de la Normandie et plus particulièrement celle de son organisation judiciaire devinrent, dès lors, l'objet principal de ses recherches. Il se proposait de consacrer à cette organisation un grand ouvrage, dont il avait dressé le plan et commencé, même, la rédaction, mais qui ne verra jamais le jour. Le fragment qu'il en a donné, en 1912, dans la *Nouvelle Revue historique de droit*, permet de se rendre compte de l'excellence de l'œuvre et justifie nos plus vifs regrets.

« Ces travaux commençaient à attirer sur notre confrère l'attention du monde savant. C'est sans surprise qu'on le vit appelé au secrétariat de la rédaction de la *Revue*, qui avait imprimé son premier travail ; les meilleurs juges disaient, en outre, qu'il serait un excellent candidat pour l'une des chaires les plus enviées de la carrière ; et parmi les juges qui parlaient ainsi se trouvait le professeur même qu'il s'agissait de remplacer.

« L'érudition, toutefois, n'absorbait pas toute l'activité de M. de Fréville. Il entraît au Conseil de la Société bibliographique et participait, entre temps, à la fondation de la *Revue critique des idées et des livres*, dans laquelle il publiait, sous le pseudonyme de Robert Cernay, diverses *Notes politiques*.

« A ces succès historiques et littéraires, notre confrère avait pu joindre les joies les plus douces de l'existence, les joies de la

famille. Marié à une compagne de son choix, qui partageait ses admirations et ses espérances, il avait déjà vu son union bénie par la venue d'un premier enfant. Mais le second, aussi joyeusement attendu que le premier, devait naître dans un foyer en deuil.

« Le lieutenant Robert de Fréville est tombé, le 1^{er} septembre 1914, au combat de Gercourt (Meuse). Il n'avait pas trente-deux ans.

« M. Henri Prost était le neveu de M. Bernard Prost, mort en 1905, inspecteur général des bibliothèques et des archives. Et c'est l'année même de la mort de son oncle qu'il obtint son diplôme d'archiviste-paléographe, avec une thèse sur *Les États du Comté de Bourgogne, des origines à 1477*. M. Prost était Franc-Comtois d'origine, et bien que sa trop courte carrière se soit développée à Paris, l'histoire de la Franche-Comté et de la Bourgogne a toujours conservé ses préférences. Ce fut donc, pour lui, un agréable devoir que de terminer la publication, si précieuse pour l'histoire de l'art, commencée par son oncle, des *Inventaires mobiliers et extraits des comptes des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*.

« Cette prédilection pour l'histoire de la petite patrie ne l'empêcha pas toutefois de venir à nous; et nous avions de bonnes raisons d'espérer qu'après avoir pris connaissance des richesses du dépôt des Archives de la Seine, à la conservation duquel il était attaché, il ne manquerait pas de nous faire profiter du résultat de ses dépouillements et de ses recherches. Les événements ne l'ont malheureusement pas permis.

« Blessé aux jambes, le 27 janvier 1915, dans l'une de ces vallées d'Alsace, où a déjà coulé tant de sang généreux, il dut attendre, couché sur le sol, ainsi que plusieurs soldats de sa section, la fin de la bataille et l'arrivée, toujours trop lente pour ceux qui souffrent, des brancardiers du service de première ligne. La blessure qui l'immobilisait ne paraissait pas grave; mais il n'en était pas de même de celle de l'un de ses caporaux, qui gisait non loin de lui, et qui, dévoré déjà par la fièvre, demandait à boire et poussait des cris déchirants. N'écoutant que son cœur, notre confrère voulut se porter au secours de son camarade. Il fit effort pour se traîner jusqu'à lui; et c'est pendant qu'il rampait péniblement dans la neige qu'une nouvelle balle vint le frapper à la tête et l'abattit. Transporté à l'hôpital de Belfort, il y est mort le 19 février.

« Une citation à l'ordre du jour a consacré ce trait d'héroïsme. Puisse ce rayon de gloire adoucir pour les siens, pour son père dont il était l'orgueil, et surtout pour sa jeune veuve dont il était tout, l'amertume des espérances déçues et du foyer détruit.

« Avec M. Paul Viollet, notre Société a perdu son premier secré-

taire et l'un de ceux qui ont le plus fait pour son développement scientifique. Aucun de nos membres ne s'est plus intimement mêlé à notre vie, n'a assisté avec plus de régularité à nos séances et n'a pris une part plus active à nos discussions. Qui ne se souvient, enfin, des rapports si personnels et si remplis de vues originales qu'il nous a lus, pendant trente ans, à chacune de nos assemblées générales. Nous en étions même arrivés à le considérer comme notre secrétaire perpétuel, et nous souhaitions tous qu'il pût continuer, longtemps encore, une tâche qu'il accomplissait si bien. Aussi, grande fut notre peine lorsque, sous le poids d'obligations nouvelles et plus impérieuses, il nous demanda, à la fin de 1903, de le relever de ses fonctions. Et il fallut bien, malgré nos regrets, accéder à son désir. D'un élan unanime, nous voulûmes alors lui témoigner notre reconnaissance en l'élevant à la présidence, mais sa modestie résista à toutes nos instances. Voilà pourquoi il ne nous a pas été possible de lui rendre, comme à l'un des premiers et des meilleurs ouvriers de notre œuvre, un honneur dont personne n'était plus digne.

« M. Paul Viollet était né à Tours, le 24 octobre 1840; il venait donc d'entrer dans la 75^e année de son âge, lorsqu'il est mort subitement dans la matinée du 22 novembre 1914. Après avoir fait, dans sa ville natale, de solides études classiques, il se fit inscrire à l'École des Chartes, où il fut le camarade et l'ami de Gaston Paris. Il appartenait à la promotion de 1862, dont il est resté le dernier survivant, après en avoir été le major.

« Il commença sa carrière administrative aux Archives municipales de Tours, mais la continua bientôt aux Archives de l'Empire, où il fut nommé, en 1866, à la mort d'Alexandre Teulet. Il ne passa que dix ans dans cette illustre maison, car c'est en 1876 qu'il fut appelé à la direction de cette bibliothèque de la Faculté de droit de Paris, dans laquelle il devait mourir trente-huit ans plus tard.

« Sa carrière scientifique présente une remarquable unité. Sa thèse de sortie de l'École des Chartes est consacrée à une *Étude sur la cour du vicomte ou juridiction bourgeoise en Orient, au temps des croisades*, c'est-à-dire à un point d'histoire du droit français, et il n'est pas sorti de cette spécialisation des premiers jours. Aussi est-il devenu, peu à peu, l'un des représentants les plus autorisés de ces études. Si bien que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'élut, en 1887, au fauteuil d'Ernest Desjardins, et qu'à la mort d'Adolphe Tardif, en 1890, il se trouva tout désigné pour lui succéder à l'École des Chartes, dans la chaire d'Histoire du droit civil et du droit canonique au moyen âge.

« Son premier grand travail, celui qui a commencé sa réputation et qui, par son développement, en est ensuite devenu l'une des

bases, fut consacré à cette célèbre compilation juridique du XIII^e siècle, connue sous le titre d'*Établissements de saint Louis*, bien qu'elle soit d'origine privée et due, pense-t-on, à un jurisconsulte orléanais. Notre confrère en étudia l'origine, la composition et le succès, avec une sagacité pénétrante, une critique sûre et une documentation qui ne laisse rien à désirer. L'édition qu'il en a donnée, pour la Société de l'Histoire de France, est un modèle d'investigation patiente et de rigoureuse exactitude. Et c'est pour cela que l'Académie des Inscriptions lui a accordé le grand prix Gobert, la plus haute des récompenses dont elle dispose.

« Deux autres ouvrages ont contribué à assurer à notre confrère la place éminente qu'il occupait dans l'érudition contemporaine. Ce sont un *Précis ou Histoire du droit civil français*, accompagné de notions de droit canonique, et une grande *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*. Ce *Précis*, qui n'a pas eu moins de trois éditions, est, dans sa forme succincte, l'ouvrage le plus complet et le plus sûr, dont cette matière ait été l'objet; et comme il est accompagné d'abondantes références bibliographiques, il convient tout autant à l'érudit qui travaille qu'à l'élève qui apprend. L'*Histoire des institutions de la France* est conçue dans le même esprit; la simplicité s'y allie, heureusement et sans sécheresse, à la clarté; la méthode en est sûre et l'information très complète.

« En même temps que ces ouvrages, dont la préparation ne pouvait être que longue et laborieuse, notre confrère a publié un certain nombre de mémoires qui en sont, en quelque sorte, le complément. Ils ont pour objet l'*Élection des députés aux États généraux réunis à Tours, en 1468 et 1484*, le *Caractère collectif des premières propriétés immobilières*, la *Communauté des moulins et des fours au moyen âge*, les *Enseignements de saint Louis à son fils*, la *Pragmatique sanction de saint Louis*, les *Coutumes de Touraine-Anjou et Orléanais*, la *Tanistry*, les *Cités libres et fédérées et les principales insurrections des Gaulois contre Rome*, la *Question de la légitimité de l'avènement de Hugues Capet*, les *Communes françaises, au moyen âge*, les *États de Paris, en février 1358*, l'*Exclusion, en France, des femmes de la succession à la couronne*, *Béranger Frédel*, *Guillaume de Mandagout*, *Guillaume Durand* et, enfin, les *Coutumiers de Normandie*. Plusieurs ont paru, dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, et forment la part de collaboration de notre confrère aux publications de la savante Compagnie, les autres ont été insérés dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* et dans notre *Bulletin*.

« M. Viollet fut avant tout un médiéviste, mais il s'intéressa aussi à l'histoire moderne et même à l'histoire contemporaine. C'est ainsi

qu'il publia, en 1879, une nouvelle édition des *Lettres intimes de M^{lle} de Condé à M. de La Gervaisais*, en 1904, un mémoire sur *l'Infaillibilité du Pape et le Syllabus* et qu'il traduisit de l'allemand le *Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète* d'Ad. Schmidt. Aucun de vous, enfin, n'a oublié le rôle actif qu'il a joué, il y a quelques années, avec une sincérité absolue, dans une affaire qui a si profondément et si fâcheusement bouleversé notre pays. Sa passion du droit et de la vérité ne connaissait pas d'obstacles. Il fonçait, avec l'ardeur et la ténacité d'un croyant, mais il gardait toujours la préoccupation de ne pas blesser ses contradicteurs et ses adversaires. Il a, sans le vouloir, esquissé son propre portrait, lorsque, sur la tombe d'Arthur Giry, il a dit que son ami « était au premier rang de ceux qui ne sacrifient rien de leurs convictions personnelles et savent, néanmoins, se faire, par leur caractère, respecter et aimer ». M. Paul Viollet laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir d'une obligeance sans borne, d'une conscience morale très haute et d'un grand cœur.

« Le culte de la petite patrie n'a jamais eu de partisan plus dévoué, plus désintéressé et plus fidèle que M. Adolphe Dufour, conservateur de la bibliothèque et des archives de Corbeil, où il était né, en 1827, et où il est mort, le 17 juin 1914. Notre confrère s'occupa d'abord de commerce, mais une vocation irrésistible le conduisit bientôt à la bibliothèque de sa ville natale, dont il devait, pendant près de quarante ans, rester le gardien vigilant.

« Il en rédigea et publia le catalogue et ne laissa passer aucune occasion d'en compléter les séries ou d'en augmenter la richesse, surtout au point de vue de l'histoire locale, malgré l'extrême modicité des crédits dont il disposait. Il rechercha, en même temps, dans les dépôts divers, tout ce qui était de nature à présenter quelque intérêt pour l'histoire de Corbeil et des environs. Les notes qu'il réunit ainsi lui permirent de fournir une abondante et très utile collaboration à la Société de l'histoire du Gâtinais, à la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix, dont il était l'un des fondateurs, et enfin à notre Société, dont il faisait partie depuis le mois de décembre 1874.

« Il ne nous a donné, pour nos *Mémoires*, que deux travaux sur le siège de Paris par Henri IV, mais ses communications, dont notre *Bulletin* conserve le texte ou le résumé, sont innombrables. Ces communications sont relatives, en majeure partie, à Corbeil et à son histoire : beaucoup cependant concernent Paris et les découvertes archéologiques qui s'y font journellement.

« M. Dufour a donc été l'un des membres les plus zélés de notre Conseil d'administration, dans lequel il a pris place dès 1881. Il a

assisté à nos séances jusqu'à la veille de sa mort, avec une régularité qui pourrait servir d'exemple, et avec une ardeur de travail et une vivacité d'allure, qu'on trouve rarement chez les octogénaires. Ne semble-t-il pas, dès lors, que nos études soient aussi bonnes pour le corps que pour l'esprit, et qu'elles assurent aussi parfaitement la santé de l'un que l'activité de l'autre!

« M. l'abbé Narbey — encore un octogénaire — représentait, au sein de notre Société, ces prêtres studieux qui ne peuvent se résigner à l'ignorance du passé de leur paroisse et qui, sans rien négliger de leurs devoirs sacerdotaux, savent trouver le temps de satisfaire une si légitime curiosité.

« Il était né, en 1832, dans un petit village du Doubs, appelé Mancenans, dont les quelques maisons se dressent, non loin de la frontière suisse, sur les montagnes du canton de Maiche. C'est dans ce pays, au climat rude et aux hivers rigoureux, qu'il a passé son enfance et sa jeunesse, et qu'il a développé ce tempérament robuste qui lui a permis d'arriver à quatre-vingt-deux ans, sans avoir éprouvé de diminution sensible dans son activité intellectuelle et physique. On l'a vu, pendant quarante ans, fréquenter les différentes salles de travail de la Bibliothèque nationale et, en particulier, celle du département des manuscrits, et y venir, toujours, avec le même costume léger, qui témoignait d'une complète indifférence aux changements de température. Aussi, jamais lecteur ne fut-il plus accommodant et ne supporta, avec moins de gêne, et les ardeurs d'un soleil indiscret, et les courants d'air producteurs de névralgies, et surtout les défaillances d'un calorifère trop parcimonieusement alimenté.

« Ordonné prêtre en 1857, par le cardinal Mathieu, M. Narbey fut nommé, peu de temps après, professeur au petit séminaire de N.-D.-de-Consolation, dans lequel il avait fait ses études et où il avait laissé les meilleurs souvenirs. La carrière de l'enseignement paraissait lui convenir, et il y aurait, peut-être, consacré sa vie, si la guerre de 1870 n'avait bouleversé ses projets. Le petit séminaire ne put rouvrir, et notre confrère fut obligé de prendre du service dans le clergé paroissial. Mais il ne tarda pas à être demandé comme précepteur par une riche famille du pays, qui l'emmena avec elle à Paris. Lorsqu'au bout de quatre ans son préceptorat prit fin, il renonça à ses chères montagnes, demanda à entrer dans le clergé parisien et fut nommé, en 1875, vicaire à Saint-Vincent-de-Paul de Clichy. Or — cas certainement très rare et peut-être unique — c'est dans ces mêmes fonctions qu'il est mort, le 13 août 1914, après trente-neuf ans de ministère. Sa modestie ne lui avait pas donné d'autre ambition.

« M. l'abbé Narbey a fait deux parts de sa vie. Il en a consacré une — la première — à ses devoirs ecclésiastiques et aux œuvres de sa paroisse, et il a employé l'autre à des travaux personnels. Ces travaux personnels ont plus particulièrement porté sur la question si passionnément agitée, depuis longtemps, des origines chrétiennes de la Gaule. Il en a consigné les résultats, dans un gros ouvrage intitulé : *Supplément aux Acta Sanctorum*, et aussi dans une *Étude critique sur le texte de la vie de S^{te} Geneviève*. Il se range, très résolument, parmi les partisans de l'apostolicité, mais il ne semble apporter à cette thèse, abandonnée aujourd'hui par les meilleurs hagiographes, ni documents nouveaux, ni arguments probants. Nous nous devons, enfin, d'ajouter que son *Étude sur la vie de S^{te} Geneviève* a donné lieu, de la part de M. Ch. Kohler — qui s'y trouvait pris à partie, très courtoisement, d'ailleurs — à une longue réplique, qu'on a pu qualifier de victorieuse.

« Il est permis de penser, toutefois, que ces travaux ne sont pas ceux que notre confrère a conduits avec le plus de satisfaction et d'amour. Une *Histoire des montagnes du Doubs* et une *Histoire de l'ancien Clichy* paraissent avoir été ses œuvres de prédilection. Ce sont celles, en tout cas, qui l'ont le mieux inspiré et qui empêcheront, le plus sûrement, son nom de tomber dans l'oubli. Cette dernière, qui nous intéresse directement, a sa place marquée, et à un rang fort honorable, dans toute collection parisienne.

« M. H. Le Roux nous est venu de cette administration départementale, qui a toujours compté dans ses rangs des hommes de haute culture et d'une curiosité sans cesse en éveil. Il estimait, avec raison, que sa tâche ne devait pas se limiter à l'étude des dossiers qui lui étaient soumis ou qu'il était dans l'obligation de préparer, et qu'il n'était pas sans utilité, pour lui, d'être renseigné sur le passé, même lointain, des services dont il avait la direction et des établissements dont il avait la charge. Aussi, lorsque sonna l'heure de la retraite, eut-il sa place toute marquée à la Commission du vieux Paris, à laquelle il rendit, grâce à ses connaissances administratives, de signalés services. Il nous appartenait depuis 1875.

« M. Charles Bonnet, mort le 20 février 1915, était à la fois un dilettante et un chercheur. Après de très fortes études classiques — ses camarades racontent qu'il faisait les vers latins avec une facilité rare — il entra dans une étude de notaire; mais il n'y resta que le temps nécessaire pour permettre à son goût de la recherche et du document de naître et de s'affirmer. Il travailla, dès lors, à son heure et au gré de sa fantaisie. Or, sa fantaisie le conduisit à l'histoire de son village, qu'il étudia avec passion. Croissy-sur-Seine, où il est

né et qu'il a toujours habité, lui doit le seul travail documenté dont ce joli coin de la banlieue parisienne ait été l'objet. Notre confrère y a même fait une identification qui serait d'une grande importance, si elle devait être admise. Il prétend avoir trouvé, dans François de Patrocle, l'un des anciens seigneurs de Croissy, et dans son entourage, les principaux prototypes du *Tartuffe* de Molière. Tartuffe, lui, serait mort à Paris, en 1682, mais les cendres du seigneur Orgon, de M^{me} Pernelle et d'Elmire reposeraient dans la vieille église de Croissy. Les raisons qu'en donne M. Bonnet sont très habilement déduites et assez impressionnantes. Elles manquent, toutefois, de ce petit rien qui rend une preuve décisive et entraîne la conviction.

« Le confrère dont il me reste à vous parler nous ramène à cette Cour des Comptes, dont j'évoquais tout à l'heure le souvenir, et où notre Société a toujours trouvé des amis. Il s'agit de M. Paul Biollay, conseiller-maître honoraire, mort, il y a une quinzaine de jours, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'est le troisième octogénaire de notre nécrologie.

« M. Paul Biollay n'a pas pris de part directe à nos travaux, mais il les a suivis avec le plus vif intérêt. Nous n'en voulons d'autre preuve que le discours *Sur les diverses installations de la Chambre des Comptes à Paris*, qu'il a prononcé, comme avocat général, en octobre 1886, à une audience solennelle de rentrée. Il était persuadé, comme M. Le Roux, comme M. Charles Bonnet et comme nous tous, que « la connaissance du passé est une des conditions de l'intelligence du présent et l'une des formes de l'amour du pays ».

« A tous ces deuils s'en ajoute un dernier, qui ne touche plus à nos affections familiales ou à nos relations confraternelles, mais qui affecte le domaine artistique et archéologique sur lequel s'exerce l'activité de notre Société. Ce domaine a subi des pertes irréparables. Et ces pertes ne sont, hélas ! qu'une partie relativement faible de celles qu'a éprouvées le patrimoine national.

« Le douloureux bilan n'en peut encore être dressé. Ce que l'on sait — pour ne parler que de ce qui nous touche directement — de l'état de Senlis, de Soissons et de plusieurs villages de cette région de l'Ile-de-France, qui a été le berceau de l'art gothique, justifie nos plus amers regrets.

« Aussi, n'est-ce pas sans un frémissement qu'on pense à ce qui serait advenu de notre Paris, de notre cher et beau Paris, s'il avait été livré, sans défense, comme une ville ouverte — ainsi qu'il semble en avoir été, un moment, question — et s'il avait dû subir la souillure de ces nouveaux barbares. Qu'eussent-ils fait de cette proie si ardemment convoitée ? Après l'avoir, peut-être, gardée comme le

plus précieux des gages, l'auraient-ils finalement respectée? C'est bien peu probable. On devine la joie sauvage avec laquelle ils auraient anéanti ce foyer rayonnant d'une civilisation qu'ils jalourent et qu'ils détestent, parce qu'ils ne peuvent la comprendre. Et il se serait certainement rencontré de profonds penseurs et de savants économistes pour prouver — ou tout au moins pour affirmer — que, dans les desseins de la Providence, les jours de la « Babylone moderne » étaient comptés, et qu'elle devait disparaître dans un ouragan de mitraille et de feu. Des prêcheurs du roi de Prusse ne l'avaient-ils pas déjà annoncé, à Versailles, en octobre 1870! Le sac de Paris n'aurait, ainsi, été qu'une réédition du sac de Rome, mise au courant des dernières découvertes de la barbarie la plus scientifique.

« Il ne faut pas se le dissimuler, en effet, l'horrible guerre, qui nous a été imposée, est, avant tout, une guerre de civilisation et de race. Avec elle se jouent, et le sort de notre intégrité nationale — qui a été déjà l'enjeu de bien des guerres — et l'avenir de notre vie intellectuelle et morale. Ce n'est pas seulement la France de 1915 mais la France de toujours qui disparaîtrait dans le cataclysme.

« Et au profit de qui? Au profit d'un peuple, dont personne ici ne songe à méconnaître les précieuses qualités de discipline, d'organisation, d'audace et de ténacité; mais d'un peuple, qui rendu fou d'ambition et d'orgueil, par un Empereur-Propète, par un militarisme ardent et par un industrialisme avide, se croit appelé à régénérer et à gouverner le monde; et dont l'aveuglement est tel qu'il prétend tout justifier de sa conduite présente et qu'il ne répudie même pas la réputation de fourberie chronique et d'extrême férocité, avec laquelle il est entré dans l'histoire. « *In summa feritate versutissimi, natumque mendacio genus* », a dit des Germains, il y a dix-neuf siècles, Velleius Paterculus¹, qui les connaissait bien. — « Bénie soit la main qui a falsifié la dépêche d'Ems... Nous sommes les vrais fils des Huns », proclament les Allemands d'aujourd'hui. N'est-ce pas toujours le même mensonge et la même barbarie?

« Et c'est ce peuple, à l'atavisme chargé, qui, poussé par un pan-germanisme farouche, se déclare le peuple élu, le peuple des seigneurs et des maîtres. « Rappelez-vous, a dit Guillaume II à son armée de l'Est, que vous êtes le peuple élu, que l'esprit du Seigneur est descendu sur moi, parce que je suis l'empereur des Germains. Je suis son glaive, son représentant. Malheur et mort à tous ceux qui résisteront à ma volonté. Malheur et mort à ceux qui ne croiront pas à ma mission. »

1. C. Velleius Paterculus. *Historia Romana*, éd. C. Hahn, Leipzig, 1876, in-16 (Coll. Teubner), livre II, ch. 118, p. 119.

« Le Dieu de ce nouveau Moïse n'est donc pas un Dieu de pitié et de bonté, mais un Dieu de haine et de sang. Et c'est, sans doute, pour cela qu'au lieu d'envelopper sa majesté dans un nuage sillonné d'éclairs, et inoffensif, il la cache derrière une couche épaisse de vapeurs asphyxiantes et mortelles.

« Fourberie et férocité, ambition et orgueil, tels sont les traits de la mentalité allemande, dont la crise actuelle fait apparaître, avec un puissant relief, le développement monstrueux. Il n'y a pas à s'étonner, par suite, de voir ce peuple ne reculer devant rien pour arriver à cette domination universelle, dont il s'attribue le privilège. Tous les moyens lui sont bons, même les moins avouables. Il ne connaît ni promesses, ni engagements, ni droit des gens, ni lois de la guerre, ni humanité. Seule compte, pour lui, la force brutale qui terrasse et qui tue. C'est par elle, et par elle seule, à l'exclusion de toute persuasion et de toute générosité, qu'il veut triompher. Il met à son service, non seulement les atrocités qui terrorisent, mais toutes les inventions et toutes les manœuvres que peuvent suggérer la ruse et le mensonge : « *natum mendacio genus* ». De telle sorte que, désormais, sur les routes de l'univers, *Deutschland über alles* signifiera, pour les peuples, ce que signifie, aujourd'hui, pour les individus, au coin de la rue déserte, ou au détour du chemin, dans la forêt sombre, *la bourse ou la vie*.

« Et voilà comment l'Allemagne a pu, depuis un demi-siècle, préparer la guerre, sans aucun scrupule et avec une persévérance infatigable, tout en affirmant qu'elle travaillait pour la paix ;

« Comment elle a pu choisir son heure et prétendre, néanmoins, qu'elle était l'objet d'une odieuse agression ;

« Comment Guillaume II, qui apparaît comme le grand coupable, a pu partir pour sa traditionnelle croisière de Norvège, afin de donner le change et de se poser en victime, alors qu'il avait, avant son départ, préparé le brûlot, avec le concours de l'Autriche, sa complice, et laisse des ordres pour les derniers préparatifs ; parce qu'il importait de faire ces préparatifs, sans attirer l'attention et sans provoquer trop de méfiance ; car il savait, en vrai Germain qu'il est, que le sentiment de la sécurité prépare un ennemi aux plus grandes catastrophes, et que celui qui ne se voit aucune raison de craindre est d'autant plus rapidement vaincu : « *...speculatus neminem celestius opprimi quam qui nihil timeret, et frequentissimum initium esse calamitatis securitatem*¹. » C'est toujours la méthode ancestrale.

« Voilà, d'un autre côté, pourquoi l'Allemagne a renié sa signature, en violant la neutralité du Luxembourg et de la Belgique et

1. C. Velleius Paterculus. *Historia Romana*, *ibid.*, ch. 118, p. 120.

en ne respectant aucune des stipulations humanitaires de la conférence de La Haye;

« Pourquoi elle a pillé et détruit, sans l'excuse d'une nécessité militaire quelconque;

« Et pourquoi elle a immolé des milliers de victimes, pacifiques et innocentes, qui n'ont même pas eu le tort d'esquisser un geste de défense.

« Voilà, enfin, pourquoi il s'est trouvé une longue séquelle d'intellectuels — les hommes se qualifient par leurs actes et non par leurs prétentions — pour nier, purement et simplement, sans réserve ni contrôle, avec effronterie et peut-être par ordre — comme si la conscience pouvait en recevoir! — les atrocités les plus certaines, commises par les armées allemandes, parce que ces atrocités soulevaient l'indignation du monde civilisé. Et ces Excellences, ces philosophes, ces historiens, ces critiques et ces savants, qui se sont dits les « représentants de la science et de l'art allemands » — et qui l'étaient, en effet — ne se sont pas doutés, dans l'aveuglement de leur orgueil, qu'ils se clouaient eux-mêmes au pilori de l'histoire.

« Mais voilà aussi pourquoi le peuple de France, qui, lui, ne renie pas sa signature, qui connaît et honore la loyauté et le droit, la solidarité et la justice, s'est levé d'un élan magnifique pour défendre sa liberté et sa vie, et a mis en œuvre, malgré sa prétendue frivolité — malgré sa « blague », comme disait dédaigneusement Mommsen — des trésors insoupçonnés d'initiative ardente, d'énergie calme et d'endurance obstinée. Sa cause est devenue la cause d'alliés fidèles et puissants, qui, comme lui, sauront aller jusqu'au bout. Jamais, sur la terre de la « douce » France, n'a levé une plus merveilleuse moisson d'héroïsme. Jamais, peuple n'a écrit, dans ses annales, des pages plus glorieuses et plus belles.

« Et il fallait en parler ici, parce qu'il faut que tous les échos de l'histoire en retentissent, quelque faibles qu'ils soient, non pas tant pour répéter notre héroïsme, dont l'éclat ne se ternira pas, que pour empêcher l'oubli de tomber, un jour, sur ces crimes, les plus grands que le monde ait connus.

« Je ne saurais terminer, sans redire notre admiration reconnaissante à nos confrères, à nos fils, à nos gendres, à tous ceux qui versent leur sang et se battent pour la patrie, et sans leur renouveler, malgré les ruines amoncelées et les deuils innombrables, l'expression de notre confiance, tous les jours plus vive et plus justifiée, dans le triomphe final.

« Qu'il me soit, enfin, permis d'adresser nos félicitations les plus vives à notre confrère M. G. Henriot, bibliothécaire à la bibliothèque historique de la Ville de Paris, qui, sur le front depuis les

premières batailles, combat, sans faiblir, pour la défense et la libération de la Lorraine; qui, parti lieutenant, est très vite devenu capitaine, et a vu tomber, successivement, autour de lui, presque tous ses hommes, 230 sur 250, mais qui a su si bien entretenir ou provoquer l'ardeur sacrée, chez les réservistes et les territoriaux venus pour combler les vides, qu'il a, récemment, dans l'une des brillantes affaires dont la Woëvre a été le théâtre, mérité d'être cité à l'ordre du jour, avec sa phalange de braves.

« Ramenée par ces vaillants et ces héros, la victoire viendra, n'en doutons plus, se poser, tranquille et souriante, sur la proue de l'antique nef de la Cité, pour une nouvelle et longue période de paix, de travail et de prospérité. »

— M. le Trésorier fait connaître un résumé de la situation financière de la Société au 30 avril 1915.

L'approbation du rapport financier, mise aux voix, est votée à l'unanimité.

— M. le Secrétaire donne lecture du rapport suivant sur les travaux de la Société :

« Notre Société devait subir, comme toutes les autres, le contre-coup de la guerre survenue si inopinément, depuis le dernier rapport que je vous ai présenté.

« Le volume de *Mémoires* que j'analysais l'an passé n'est pas encore terminé, car l'imprimeur, mobilisé, a dû laisser en souffrance la plupart des travaux qu'il avait commencés; toutefois, l'impression se poursuit lentement, sans qu'il soit possible de fixer une date pour son achèvement. C'est avec difficulté que le *Bulletin* de 1914 peut se continuer; le numéro 2-4, qui contient les procès-verbaux des séances du Conseil jusqu'au mois de juin dernier, est tiré, ou sur le point de l'être; quant au numéro 5-6, il est en placards et sera incessamment mis en pages.

« Il a fallu tout le dévouement de notre secrétaire du Comité de publication, M. Vidier, pour venir à bout de ces difficultés. La tâche lui est devenue plus pénible encore, lorsque, mobilisé lui-même à la fin de novembre, il n'a pu consacrer à notre Société que les rares instants que le service de garde-voies dont il est chargé le lui permet. Néanmoins, il a pu continuer ses rapports avec l'imprimeur, et, grâce à son inlassable dévouement nous comptons rester en relation avec nos confrères et ne pas arrêter un seul instant la vie de la Société. Il me charge de vous exprimer ses excuses et ses regrets de ne pouvoir se trouver avec nous aujourd'hui. Malgré la guerre, nos séances se sont tenues régulièrement, le deuxième mardi de chaque mois, et je ne doute pas que, vu les

circonstances, vous ne nous excusiez si le compte rendu vous arrive un peu en retard.

« Néanmoins, il faut provisoirement ajourner l'impression d'un nouveau volume de *Mémoires*, des *Documents* en cours, et de la *Table* de nos publications, dont le manuscrit est entièrement achevé; mais vous pouvez être assurés que dès que la guerre sera terminée, M. Vidier fera toute diligence pour que la Société reprenne la suite de ses travaux.

« Comme les années précédentes, je vous rappellerai les noms de nos dévoués collaborateurs : MM. M. Fosseyeux, L. Lambeau, A. Rey, G. Servois et H. Stein, qui ont apporté leur part de collaboration à notre *Bulletin*; la *Chronique de l'année 1914* terminera le volume.

« En finissant, je ne saurais exprimer qu'un vœu auquel vous vous associerez sans aucun doute : souhaitons que les principaux événements qu'il y aura lieu de commémorer l'an prochain soient les fêtes données à Paris pour célébrer les succès de notre vaillante armée et ceux de nos alliés. »

— L'Assemblée procède à l'élection de quatorze membres du Conseil en remplacement des douze membres sortants (rééligibles) et de deux membres décédés qui devaient sortir en 1916.

Sont réélus : MM. Marcel Aubert, Louis Batiffol, Adrien Blanchet, Ernest Coyecque, Gustave Fagniez, Germain Lefèvre-Pontalis, Paul Le Vayer, Henry Martin, Auguste Rey, Maurice Roy, Henri Stein, Noël Valois.

MM. Philippe Lauer et A. Perrault-Dabot sont élus en remplacement de MM. Adolphe Dufour et Paul Viollet, qui devaient sortir en 1916.

— M. Albert Vuaflart donne lecture d'un mémoire intitulé : *La tombe de M^{me} Vigée-Lebrun à Louveciennes*.

La séance est levée à six heures un quart.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 8 juin 1915.

Présidences successives de MM. Camille COUDERC et de M. le marquis DE LABORDE.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, M. Barroux, A. Bruel,

C. Couderc, L. Dero, marquis de Laborde, P. Lacombe, A. Laugier, G. Lefèvre-Pontalis, E. Lelong, E. Mareuse, H. Martin, H. Omont, É. Picot et A. Tuetey.

Assistaient aussi à la séance : MM. É. Eude et A. Tricaud.

Excusés : MM. P. Le Vayer, A. Perrault-Dabot et A. Rey.

— Le procès-verbal de la séance du 13 avril et celui de l'Assemblée générale sont lus et adoptés.

— M. le Président rappelle que l'objet principal de la réunion est l'élection du Bureau et des Comités pour l'exercice 1915-1916; il ajoute qu'aux termes du règlement le président n'est pas rééligible.

Élection du Bureau. — Sont élus : président, M. le marquis de Laborde; vice-président, M. le baron de Barante.

MM. P. Lacombe, trésorier, et E. Mareuse, secrétaire, sont réélus à l'unanimité.

Comité des fonds. — Sont réélus : MM. le comte A. Boulay de la Meurthe, H. Stein et A. Tuetey. M. C. Couderc est élu, en remplacement de M. le marquis de Laborde, élu président, et membre de droit du Comité.

Comité de publication. — Sont réélus : MM. E. Coyecque, G. Fagniez, le comte R. de Lasteyrie, H. Omont, É. Picot, M. Tourneux et A. Vidier.

— Les élections étant terminées, M. Couderc, président sortant, après avoir remercié le Conseil de la confiance qu'il a bien voulu lui accorder, puis M. le Trésorier et M. le Secrétaire de leur utile collaboration, invite M. le marquis de Laborde, élu président, à prendre place au Bureau.

— M. le marquis de Laborde, en prenant possession de la Présidence, remercie le Conseil ainsi que M. Couderc et regrette que des raisons majeures aient empêché M. le Vice-Président sortant d'accepter les fonctions de Président; il fera son possible, malgré les préoccupations actuelles, pour maintenir la bonne marche de la Société.

— M. le Président signale, parmi différentes publications adressées à la Société, les deux ouvrages suivants : *L'Administration départementale de Seine-et-Oise, 1790-1913*, par M. E. Couard, et *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie*, par Auguste Longnon.

— M. le Trésorier dépose sur le Bureau un exemplaire du fascicule 2-4 du *Bulletin* de 1914; il annonce le prochain achèvement de ce volume et ajoute que M. le Secrétaire du Comité de publica-

tion espère pouvoir bientôt commencer l'impression de l'année 1915. Le libraire de la Société étant mobilisé, M. le Trésorier veillera lui-même à la distribution du *Bulletin* et ne l'enverra, autant que possible, qu'aux seuls sociétaires n'ayant certainement pas changé de résidence depuis le commencement de la guerre.

— M. H. Omont fait remarquer à ce propos qu'il serait peut-être superflu de publier la liste des sociétaires dans le *Bulletin* de 1915. Il donne aussi quelques renseignements sur le volume des *Mémoires* de 1914 qui est en cours d'impression.

— M. Paul Lacombe communique, de la part de M. l'abbé Gaston, actuellement mobilisé, le texte d'un marché passé par les marguilliers de l'église Saint-Hilaire, à Paris, avec un menuisier d'art nommé Germain Pilon, le 4 septembre 1672, pour l'autel de la confrérie de Notre-Dame-de-Grâce. Ce « maître menuisier » est un homonyme du fameux sculpteur; il est d'ailleurs déjà connu par d'autres travaux similaires. Renvoi au Comité de publication.

— M. E. Mareuse signale un intéressant travail de M. H. Lemonnier, relatif à la chapelle du collège Mazarin au xvii^e siècle, publié dans le *Journal des Savants* (janvier-février 1915).

La séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 13 juillet 1915.

Présidence de M. le marquis DE LABORDE, président.

Le Trésorier remplace le Secrétaire absent.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. C. Coudere, E. Coyecque, le marquis de Laborde, P. Lacombe, A. Laugier, G. Lefèvre-Pontalis, H. Omont, A. Perrault-Dabot et N. Valois.

Assistaient également à la séance : MM. É. Eude, D. Grand et Gaston Prinnet, membres de la Société, ainsi que M. G. Lepreux, présenté au Président par M. Omont et exceptionnellement autorisé à faire une communication.

Excusés : MM. P. Le Vayer et E. Mareuse.

— Le procès-verbal de la séance du 8 juin est lu et adopté.

— M. le Président dépose sur le Bureau quelques publications envoyées par différentes sociétés savantes, puis il annonce que le

Secrétaire a reçu de M. le baron de Barante, une lettre dans laquelle il le charge de remercier le Conseil de son élection à la vice-présidence.

Sur la demande du Président, le Trésorier annonce que la fin du *Bulletin* de 1914 est entre les mains de l'imprimeur, en bon à tirer. Le tome XLI (1914) des *Mémoires* est toujours en cours d'impression, et il est difficile de prévoir quand ce volume sera prêt. M. Omont ajoute quelques observations et comme il se trouve en ce moment en correspondance avec M. Daupeley, il veut bien se charger de lui demander d'en activer la composition et le tirage.

— M. H. Omont communique au nom de M. Ph. Lauer, actuellement mobilisé, une *Note sur la signification du mot France aux époques mérovingienne et carlovingienne*, dont les éléments sont tirés des papiers de Félix Bourquelot, conservés à la bibliothèque de Provins. M. Germain Lefèvre-Pontalis ajoute quelques observations et la *Note* de M. Ph. Lauer est renvoyée au Comité de publication.

— M. H. Omont présente aussi, de la part de M. Guesnon, une *Note sur un collège des « Bons enfans d'Arras, étudiants à Paris », du XIII^e au XV^e siècle*. Renvoi au Comité de publication.

— M. G. Lepreux communique l'extrait d'une pièce par lui rencontrée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. franç. 400, fol. 201), de laquelle il résulte que le célèbre bibliographe Prosper Marchand n'est pas né, en 1675, à Guise, en Picardie, comme le disent tous ses biographes, mais à Saint-Germain-en-Laye, le 11 mars 1678.

— M. Lepreux signale aussi l'existence d'une pièce imprimée en 1619, et intitulée : *Le soulagement des habitans de Paris, sur le retranchement des loyers des maisons et termoyement des debtes...* (Bibl. nat. 8°Lk⁷. 6549), qui montre l'emploi, dès cette époque, d'un système de *moratorium* analogue à celui qui est actuellement appliqué. Sur une remarque de M. le Président, disant qu'il pourrait être intéressant de trouver dans les registres du Parlement, ou ceux de la Chambre civile du Châtelet, d'autres cas d'application de ce système que ceux cités dans l'extrait dont M. Lepreux a donné lecture, l'auteur veut bien promettre de faire quelques recherches aux Archives nationales pour compléter sa note. Celle-ci sera alors renvoyée au Comité de publication.

— Le Trésorier annonce que la salle du Cours d'archéologie de la Bibliothèque nationale, où le Conseil de la Société tient ses séances depuis 1887, va être mise à la disposition du Comité qui s'est formé pour la réorganisation de la bibliothèque de Louvain. Le

Trésorier veut bien se charger de rechercher, d'accord avec le Président et le Secrétaire, un lieu de réunion pour la Société.

La séance est levée à cinq heures un quart.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 12 octobre 1915.

Présidence de M. le marquis DE LABORDE, président.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, baron de Barante, M. Barroux, L. Batiffol, C. Couderc, L. Derooy, marquis de Laborde, P. Lacombe, L. Lambeau, G. Lefèvre-Pontalis, A. Laugier, E. Ma-reuse, Henry Martin, H. Omont, R. Poupardin, A. Rey, H. Stein et A. Tuetey.

Assistait également à la séance : M. D. Grand.

Excusés : MM. A. Blanchet, P. Le Vayer, L. Mirot, A. Perrault-Dabot et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 13 juillet est lu et adopté.

— M. le Président présente une brochure envoyée à la Société : *Le Cabinet de l'abdication*, par M. Mayor. Extrait de la *Revue des Études napoléoniennes*.

— M. le Trésorier rappelle que la cotisation pour 1915 n'a pas été perçue et propose de mettre en recouvrement, ainsi que l'ont fait d'autres Sociétés, les quittances de la cotisation pour 1916 à titre bénévole, ce qui permettrait, en recourant au besoin à nos réserves, de publier un volume du *Bulletin* et un volume de *Mémoires* pour 1915, mais plus minces qu'à l'ordinaire. Cette proposition est adoptée. M. le Trésorier ajoute qu'ayant dans la caisse de la Société une somme de cinq cent vingt francs en or, il en a opéré le versement à la Banque de France contre des billets. Il propose aussi de renouveler pour un an les *Bons de la Défense Nationale* souscrits par la Société l'année dernière, et qui viennent à échéance en décembre prochain. Ces diverses propositions sont approuvées.

— M. le Président rappelle que M. le Trésorier, dans la dernière séance, avait informé le Conseil que la Société se réunissait, pour la dernière fois, dans la salle du Cours d'archéologie. Depuis, M. Poupardin a bien voulu offrir l'hospitalité de l'École des chartes, mais en raison de la commodité que trouvent beaucoup de

nos confrères à travailler à la Bibliothèque nationale jusqu'à l'heure de la séance, le Bureau a pensé qu'il valait mieux trouver un autre local à la Bibliothèque même. C'est dans le vestibule d'honneur de la Bibliothèque, mis obligeamment à la disposition de la Société, que les séances, comme aujourd'hui, auront lieu provisoirement. Au nom du Conseil, M. le Président adresse ses remerciements à M. l'Administrateur général de la Bibliothèque nationale, qui a bien voulu donner pour cela les autorisations nécessaires.

La séance est levée à quatre heures trois quarts.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 9 novembre 1915.

Présidence de M. le marquis DE LABORDE, président.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. le baron de Barante, M. Barroux, L. Batiffol, C. Coudere, E. Coyecque, L. Deroys, comte P. Durrieu, marquis de Laborde, P. Lacombe, E. Mareuse, Henry Martin, H. Omont, A. Perrault-Dabot, Émile Picot, H. Stein et A. Tuetey.

Assistaient également à la séance : MM. G. Hartmann et G. Prinert.

Excusés : MM. A. Blanchet, A. Laugier, G. Lefèvre-Pontalis, P. Le Vayer, L. Mirot et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 12 octobre est lu et adopté.

— M. le Trésorier a vu M. Vidier qui, dans le peu de loisirs que lui laisse son service militaire, s'occupe de nos publications; mais l'imprimeur lui-même ne peut, en ce moment, exécuter les travaux aussi rapidement qu'il le voudrait. Dans ces conditions, on ne peut prévoir aucune date pour l'achèvement des publications en cours; et M. le Trésorier propose de faire appel, avec l'assentiment de M. Daupeley, à un autre imprimeur pour le *Bulletin* et les *Mémoires* de 1915. Le Trésorier offre de s'occuper lui-même, sous la direction et avec les conseils de M. Omont, de l'exécution de ces deux volumes qui pourraient ainsi être achevés assez promptement.

Cette proposition est adoptée.

— M. le comte P. Durrieu donne lecture d'un travail intitulé : *Oderisi da Gubbio et ce que l'on appelait à Paris, au témoignage du Dante, « l'art d'enluminer »*. Renvoi au Comité de publication.

— M. Henry Martin, à l'occasion du travail lu par M. le comte P. Durrieu, signale le terme de *paginator*, employé assez souvent pour désigner un *enlumineur*.

— M. Paul Lacombe a la parole pour une communication :

« M. Jean Babelon nous a jadis donné la primeur d'une découverte qu'il venait de faire à la Bibliothèque Colombine, à Séville; il s'agissait d'une pièce gothique imprimée à Paris au commencement du xvi^e siècle, intitulée : *Les Laudes et complaints du Petit Pont*. (Voir notre *Bulletin*, t. XXXVII, 1910, p. 175, et cf. les *Mélanges Picot*, t. I, p. 83, où cette poésie est réimprimée.)

« Ce morceau contient une peinture très vivante de l'animation et de l'encombrement du Petit Pont. Voici un passage extrait d'un sermon de Guillaume de Mailly, qui nous montre que la vogue de ce quartier de Paris et la foule qui l'encombraient étaient déjà fort importantes à la fin du xiii^e siècle.

« Le prédicateur exhortant son auditoire, lui recommande de ne pas remettre au lendemain la pénitence et le repentir; puis il termine en ces termes : *Stultum est expectare vesperam, cum mane est serenum; sed etiam, si mane sit turbidum, forte magis erit vesperum. Exemplum de rustico qui expectavit totam diem sabbati super Parvum Pontem, volens transire sine pressura, et in sero fuit major pressura.*

« Ce passage a été cité par Hauréau dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXIII, 1^{re} partie, p. 296.

— M. Omont remet une note concernant la mise en place de la grosse cloche de Notre-Dame, fondue en 1686. Renvoi au Comité de publication.

— A cette occasion, M. le Président, puis MM. le comte Durrieu et Émile Picot présentent quelques observations au sujet de l'exécution de certains grands travaux et des moyens employés dans l'antiquité et au moyen âge.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 14 décembre 1915.

Présidence de M. le marquis DE LABORDE, président.

La séance est ouverte à quatre heures un quart.

Étaient présents : MM. L. Auvray, le baron de Barante, M. Barroux, C. Couderc, E. Coyecque, le comte P. Durrieu, le marquis de

Laborde, P. Lacombe, L. Lambeau, A. Laugier, G. Lefèvre-Pontalis, E. Mareuse, H. Martin, A. Perrault-Dabot, H. Stein et A. Tuetey.

Assistaient également à la séance : MM. É. Eude, D. Grand et Gaston Prinnet.

Excusés : MM. A. Blanchet, L. Deroy, P. Le Vayer, H. Omont et A. Vidier.

— Le procès-verbal de la séance du 9 novembre est lu et adopté.

— M. le Président annonce le décès de MM. Auguste Rey (256) et Noël Valois (736), tous deux anciens présidents de la Société; il rappelle en quelques mots les travaux qu'ils ont donnés à la Société et l'utile coopération qu'ils lui ont apportée. Des regrets unanimes accueillent cette double communication.

— Le Conseil prononce l'admission de :

1327. M. LÉON LECESTRE, archiviste-paléographe, archiviste honoraire aux Archives nationales, boulevard Joseph-Bara, 39, à Palaiseau (Seine-et-Oise); présenté par MM. H. Stein et le comte H.-Fr. Delaborde.

— M. Paul Lacombe dépose sur le bureau un travail de notre confrère, M. le docteur L. Le Pileur sur la cloche, dite d'argent, de Saint-Lazare; il annonce aussi que dom Anger lui remettra prochainement une étude sur le collège de Cluny. Renvoi au Comité de publication.

— M. E. Coyecque entretient le Conseil de la rédaction d'un quatrième *État numérique d'archives notariales* (Étude de M^e Lejeune, notaire à Paris), qu'il vient d'achever et de mettre au point. Ce travail avait été commencé par M. G. Garric qui, malheureusement, fut tué au front, au début de la guerre. Renvoi au Comité de publication.

— M. le Trésorier annonce qu'il a renouvelé pour un an les *Bons de la Défense nationale* souscrits l'année dernière et arrivés ces jours derniers à échéance. Acte lui est donné de cette communication. Il annonce aussi que, conformément à la précédente décision du Conseil, il mettra en recouvrement dans le courant du mois de janvier la cotisation de 1916.

— Le Conseil fixe les dates suivantes pour ses séances de l'année 1916 : 11 janvier, 8 février, 14 mars, 11 avril, 9 mai (Assemblée générale), 13 juin, 10 octobre, 14 novembre et 12 décembre.

— M. Émile Eude donne lecture de la première partie d'une étude sur le *Pont de la Ville l'Évêque* ou *Pont Hersan*.

— M. le comte P. Durrieu, à propos des hypothèses émises sur l'origine de la dénomination du Pont Hersan, fait remarquer que ce nom était très répandu au moyen âge.

— M. H. Stein dépose sur le bureau, de la part de M. Léon Lecestre, un travail sur *les Origines de l'Arsenal royal de Paris*, dont l'auteur, M. Paul Lecestre, est mort au champ d'honneur. Renvoi au Comité de publication.

— M. E. Coyecque lit une communication relative à la reconstitution de l'état civil entreprise après les événements de 1870-1871. Il montre combien l'opération a été défectueuse, et combien ont été incomplètes les recherches faites dans les études notariales.

— M. Marius Barroux présente quelques observations complémentaires. L'étude présentée par M. E. Coyecque est renvoyée au Comité de publication.

La séance est levée à cinq heures et demie.

II

VARIÉTÉS

LA TOMBE DE MADAME VIGÉE-LEBRUN

A LOUVECIENNES

Madame Vigée-Lebrun rédigea son testament à Paris, sa ville natale¹, le 23 septembre 1829, à l'âge de 74 ans. Elle ne devait mourir que treize années plus tard, le 30 mars 1842, en son domicile de la rue Saint-Lazare, n° 99. Cette période de sa vie a été évoquée de façon délicieuse, par M. Pierre de Nolhac : « Celle qui avait été l'artiste jolie et la femme à la mode du temps de Louis XVI, était devenue, sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, une vieille dame toujours gracieuse, encore entourée, qui donnait à souper, peignait des paysages romantiques et racontait volontiers

1. Louise-Élisabeth Vigée était née rue Coquillière, le 16 avril 1755. C'est à tort que plusieurs auteurs ont imprimé rue Coq-Héron.

ses souvenirs ¹. » « Elle allait toujours dans le monde avec l'entrain d'une femme de trente ans », raconte Jean Gigoux ².

Cependant une série de deuils l'avaient accablée au seuil de la vieillesse. Ce fut d'abord son mari, le peintre et marchand de tableaux J.-B.-P. Lebrun qui mourut à Paris, dans sa maison de la rue du Gros-Chenet, le 7 août 1813. Elle en était séparée depuis longtemps, il lui avait coûté plusieurs fortunes, et néanmoins elle lui accorda de sincères regrets. Puis sa fille tant chérie, son unique enfant, Jeanne-Julie-Louise Lebrun décéda misérablement à Paris, rue de Sèvres, n° 39, le 8 décembre 1819, âgée de 41 ans. Cette fin lamentable jette une ombre pénible sur la mémoire de sa mère qui ne la secourut point. Elle avait épousé à dix-sept ans et contre le gré de celle-ci, à Saint-Petersbourg, un certain Nigris, personnage peu recommandable, que l'acte de décès ne cite même pas. Enfin son frère bien-aimé, le littérateur Louis-Jean-Baptiste-Étienne Vigée, fut enlevé à son affection le 7 août 1820, à l'âge de 62 ans.

Les vingt dernières années de sa vie, Madame Vigée-Lebrun les partagea entre sa maison de Paris, des voyages et sa campagne de Louveciennes. Son testament nous apprend qu'elle possédait 11 300 francs de Rente perpétuelle, 2 835 francs de Rente viagère et 20 000 francs en deniers comptant. C'était pour l'époque une très honnête aisance, d'autant plus respectable que l'artiste la devait tout entière à son talent. Et ce n'était pourtant pas le tiers de ce que lui rapporta son immense labeur. Non qu'elle eût gaspillé, mais son mari avait été pour elle un bourreau d'argent.

Deux nièces vivaient dans son intimité, Madame de Rivière et Madame Tripier-Lefranc. La première, née Caroline Vigée, était la fille unique de son frère et l'épouse du chargé d'affaires de la Cour de Saxe. La seconde, née Eugénie Lebrun et femme d'un fonctionnaire de l'État, cultivait avec succès l'art du portrait où sa tante avait brillé d'un si vif éclat. D'inévitables rivalités s'exercèrent autour de l'artiste vieillie; à tour de rôle elle accorda sa tendresse et sa confiance, se plaisant à entretenir les espérances de chacune. Madame Tripier-Lefranc exposait régulièrement ses œuvres au Salon de peinture, et cette affinité artistique jointe aux témoignages d'une affection partagée, semblait la désigner aux libéralités de celle qui encouragea son talent. Or, depuis 1829, Madame de Rivière était inscrite sur le testament comme légataire universelle, mais en 1839 et en 1842, Madame Tripier-Lefranc vit augmenter la petite

1. Pierre de Nolhac, *Madame Vigée-Lebrun, peintre de la Reine Marie-Antoinette*. Paris, 1908, in-4°. — Édition in-8°, Paris, 1912, p. 7.

2. Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps*. Paris, 1885, in-18, p. 99-101.

part qui lui était dévolue. Encore lui fallut-il batailler avec le diplomate saxon pour entrer en possession d'un bien régulièrement légué.

A quoi bon rechercher les raisons de cette préférence qui choque l'équité. Madame de Rivière était née Vigée, donc de son sang, et son titre de baronne flattait trop des goûts aristocratiques que l'âge ne faisait qu'accentuer. Par la suite, l'élève reconnaissante qu'était Madame Tripier-Le franc, montra tout ce que son cœur renfermait de sentiments généreux : inlassablement et secondée par son mari, elle exalta la mémoire et les talents de son illustre tante.

La question de sa sépulture préoccupa beaucoup Madame Vigée-Lebrun. Voici les termes de son testament olographe du 23 septembre 1829 :

Je veux être enterée au Calvaire et, pour tout monument, une colonne de marbre où sera un bas-relief gravé, une palette avec les pinceaux avec ses mots : *Ici, enfin je repose*; au desous mes nom gravés ou sculpter. Je désire un enterement simple ¹.

Le Calvaire où elle désire reposer, c'est celui du Mont-Valérien. La Révolution avait dispersé la *Congrégation du Calvaire*, mais les Bourbons venaient de rendre la montagne au culte de la Croix. C'est en 1822 qu'eut lieu l'installation solennelle des *Missionnaires du Mont-Valérien*. L'ancien cimetière fut rouvert et malgré le prix élevé des concessions, les demandes affluèrent. La haute société parisienne était sensible à son pieux romantisme, plus que quiconque l'artiste devait en goûter le côté pittoresque, recueilli et campagnard. Témoin ce passage de ses *Souvenirs* :

J'avoue que les églises champêtres m'ont toujours vue prier avec plus de ferveur [que les autres. Je me souviens que mon amie, Madame de Verdun, me grondait souvent de ne point me montrer assez assidue au service divin. Certes, si je n'allais pas en France régulièrement à la messe, ce n'est point par irréligion; mais dans les églises de Paris où il y a foule, je ne suis pas assez avec Dieu. J'y vois des coulœurs, des draperies, une multitude d'expressions diverses de physionomies, des effets de soleil : enfin comme la peinture et le bruit m'y poursuivent, je ne puis prier aussi bien que je le fais dans une église de village ².

1. Copie figurée du testament de Madame Vigée-Lebrun délivrée à M. Tripier-Le franc par M^e Gossart, notaire à Paris, détenteur de l'original. Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Papiers Tripier-Le franc.

2. *Souvenirs de Madame Vigée-Le Brun*. Paris, Charpentier et C^{ie}, 1869, 2 vol. in-18. L'ouvrage est précieux parce que tous les faits relatés sont exacts, certains ont été laissés dans l'ombre, mais aucun n'est

Des souvenirs affectueux rattachaient aussi Madame Vigée-Lebrun au champ de repos du Calvaire. Son amie, la comtesse Anne de Tolstoï, née princesse Bariatinsky, y reposait depuis 1825. Puis le chevalier de Rivière, confident de Charles X, y avait été enterré en 1828; il était l'oncle de Louis de Rivière, le mari de sa nièce, qui hérita de son titre de baron octroyé en 1822. Plus tard, une autre de ses amies, Madame de Genlis, devait y trouver le terme d'une existence mouvementée.

La Révolution de 1830 fut fatale au Calvaire du Mont-Valérien. Elle dispersa la Congrégation des Missionnaires et les concessions nouvelles furent interdites dans le cimetière. A partir de cette époque, les inhumations se firent de plus en plus rares, la dernière eut lieu en 1854¹.

Ainsi Madame Vigée-Lebrun se trouvait dans l'obligation de modifier les clauses de son testament touchant sa sépulture. Son goût n'avait pas changé, car elle préféra à une nécropole parisienne un cimetière de campagne, celui de Louveciennes, localité perdue dans la verdure, où « sa vie s'écoulait le plus doucement du monde », pendant huit mois de l'année². Du reste elle aimait ce pays de longue date, depuis sa jeunesse; dans ses *Souvenirs* elle évoque avec émotion le Marly d'avant la Révolution et le charme de sa maison des champs :

L'aspect de ce séjour ravissant me fit alors tant d'impression, qu'après mon mariage je suis retournée souvent à Marly...

Hélas! quand je suis revenue en France, en 1802, j'ai couru revoir mon noble et riant Marly. Le palais, les arbres, les cascades, les bassins, tout avait disparu...

C'est en 1786 que j'allai pour la première fois à Louveciennes, où j'avais promis de peindre Madame Dubarry... Elle m'établit dans un corps de logis situé derrière la machine de Marly, dont le bruit lamentable m'ennuyait fort...

A mon retour de Suisse [1810], ne désirant pas habiter Paris l'été, j'achetai à Louveciennes la maison de campagne que j'ai encore. Je fus séduite par cette vue si étendue que l'œil peut y suivre pendant long-

inventé. Néanmoins il ne faut en user qu'avec prudence en raison des multiples erreurs de détail, des contradictions, des dates erronées. L'artiste était d'un grand âge quand elle rassembla ses *Souvenirs*. Nous pensons qu'ils ont été écrits par Aimé Martin. L'édition originale, en 3 volumes in-8°, est de 1835.

1. Robert Hénard, *Le Mont-Valérien*. Paris, 1904, in-8°.

2. La propriété de Madame Vigée-Lebrun occupait l'emplacement limité aujourd'hui par la Grande-Rue, la rue de la Croix-Rouge, la rue de la Gare et la ruelle du Regard. La maison a été reconstruite; elle appartient à Madame Léon Thelier.

temps le cours de la Seine; par ces magnifiques bois de Marly, par ces vergers délicieux si bien cultivés que l'on se croit dans la terre promise; enfin par tout ce qui fait de Louveciennes l'un des plus charmants environs de Paris.

Les nouvelles volontés de l'artiste font l'objet d'un codicille rédigé à Louveciennes le 17 septembre 1831 :

Comme il ne m'est plus possible de me faire enterrée au Calvaire, je recommande à ma nièce Caroline de Rivière, née Vigée, ma légataire universelle, de me choisir une place dans le cimetière de Lucienne et, pour tout monument, une colonne ou un pied d'estal sur lequel elle fera sculpté en bas-relief une palette avec les pinceaux, au dessous ses mots : *Ici, enfin je repose*, plus bas mes noms (Elisabeth-Louise Vigée-Lebrun). Le petit monument sera entouré d'arbres vert et fermé par une grille bronzée. Je désire un enterrement très simple, et que les pauvres du pays reçoive une somme de deux cents francs qui leurs sera partagée par ma nièce, en joint au Curé de Lucienne.

Il faut croire qu'un doute demeura longtemps dans son esprit, quant à l'exacte observation de sa volonté car, quelques années plus tard, elle se livra à une démarche singulière à l'égard des siens. En 1835, elle écrivit au maire de Louveciennes pour lui faire connaître son désir formel de reposer dans le cimetière de la commune, et elle poussa même la précaution jusqu'à transcrire la lettre à la fin de son testament. Vraiment elle s'exagérait la portée des intrigues qu'elle sentait rôder autour de son grand âge.

Ce 14 aout 1835, à Louvecienne.

Monsieur le Maire,

Ayant toujours pour Louvecienne une véritable prédilection, je désire, n'importe où je viendrais à mourir, que mes restes soient déposés dans une fosse particulière du cimetière de Louvecienne. En conséquence j'oblige mes héritiers de faire l'acquisition d'un terrain à perpétuité dans ledit cimetière, en ce conformant aux règlements en usage établis dans la commune. Je vous prie, Monsieur le Maire, de donner connaissance de cette lettre à mes héritiers lorsqu'il en sera tems, ne doutant point qu'ils remplissent mes volontés à cet égard.

Agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments distingués.

E.-L. VIGÉE-LEBRUN.

Le plus curieux est que, sur l'acte, cette copie de la lettre de 1835 vient *après* une approbation générale du testament datée du 12 mai 1838. On voit combien la méfiance qu'elle nourrissait fut tenace et, hâtons-nous de le dire, parfaitement injuste.

Au mois de juin 1841, étant à Louveciennes, Madame Vigée-

Lebrun fut frappée de congestion cérébrale. Elle se rétablit cependant et, comme de coutume, elle regagna en novembre son appartement de la rue Saint-Lazare. Mais son état de faiblesse ne laissait que trop prévoir sa fin prochaine. Elle expira après quelques jours de maladie le 30 mars 1842, à 5 heures du soir, âgée de 87 ans; ses nièces, ses neveux, son médecin le docteur Tournié et ses fidèles serviteurs assistèrent à ses derniers moments. L'acte de décès fut établi le lendemain. Sa publication ne paraîtra pas superflue si l'on songe que les biographes de l'artiste, et même les éditeurs de ses *Souvenirs*, la font mourir le 29 mai :

Du trente-un mars mil huit cent quarante-deux, à midi, acte de décès de D^e Louise-Élisabeth Vigée, rentière, âgée de 87 ans membre de l'Académie royale de Paris, de Rouen, de Saint-Luc de Rome, d'Arcadie, de Parme et de Bologne, de Saint-Petersbourg, de Berlin, de Genève, Avignon, veuve de sieur Louis-Jean-Baptiste-Étienne Lebrun; née à Paris et y décédée en son domicile, rue Saint-Lazare 99, hier à cinq heures du soir, constaté par nous, maire, officier de l'état-civil du premier arrondissement de Paris, sur la déclaration des sieurs Jean-Nicolas-Louis de Rivière, conseiller de légation de Saxe, âgé de 63 ans, demeure susdite, Louis Constant, receveur de rentes, âgé de 62 ans, demeurant rue de la Victoire 31, lesquels ont signé avec nous après lecture faite.

Signé : L. DE RIVIÈRE, L. CONSTANT, MARBEAU, adjoint.

Le *Journal des Débats* du vendredi 1^{er} avril 1842 annonça le décès et le service religieux en ces termes :

Madame Vigée-Lebrun, peintre d'histoire et de portraits, membre de l'ancienne Académie de Peinture en France et de presque toutes les Académies d'Europe, est morte hier, 30 mars, à l'âge de 87 ans.

Son convoi aura lieu samedi 2 avril, à l'église Saint-Louis d'Antin. On se réunira à la maison mortuaire, rue Saint-Lazare, 99, à neuf heures et demie. Ses nombreux amis sont priés de regarder le présent avis comme une invitation.

Les restes de Madame Vigée-Lebrun furent transportés à Louveciennes aussitôt après la cérémonie religieuse et inhumés de façon provisoire. L'achat de la concession perpétuelle par les époux de Rivière n'eut lieu que deux années plus tard, le 31 mars 1844¹. On éleva le monument qu'elle désirait, il s'ombragea d'arbustes verts, puis l'oubli se fit sur la tombe de cette femme célèbre.

1. Archives de la Mairie de Louveciennes : *Concessions perpétuelles*, 1844. Le retard dans l'achat du terrain, évidemment causé par les difficultés que souleva la succession, a été signalé par M. Gaston Boudan au cours d'un article sur Madame Vigée-Lebrun publié par *Le Semeur* de Versailles, du 25 juillet 1914.

Francis Wey, le littérateur, passa plus de vingt étés à Louveciennes et s'intéressa beaucoup à son passé. Vers 1875 il lui survint la bonne fortune qui récompense le chercheur; un auteur anonyme, paraissant l'avoir bien connu, la raconte en ces termes :

Madame Wey fit un jour une découverte qui démontra ce que pèse la gloire humaine... Trente et quelques années — pas davantage — s'étaient écoulées depuis [la mort de Madame Vigée-Lebrun]; trois ou quatre personnes seulement dans la commune avaient souvenir de cette illustre morte, et sachant qu'elle avait été ensevelie dans le cimetière de Louveciennes, n'auraient pu dire où se trouvait sa tombe.

Madame Wey errant dans ce cimetière le matin de la Fête des Morts distingua une pierre debout sous des broussailles qu'elle écarta. La pierre portait un médaillon sculpté représentant un autel antique sur lequel reposait une palette; un peu plus haut, un soleil envoyait sur cette palette un faisceau de rayons. Au bas du médaillon, ces mots étaient gravés : *Enfin, ici je repose*. C'est que la vie de Madame Vigée-Lebrun fut, en effet, traversée par de grandes épreuves domestiques. Madame Wey avertit le curé.

Il s'agissait alors de transporter le vieux cimetière au pied de l'aqueduc. Par ses soins, cette translation s'est faite; mais cette tombe restaurée dans un terrain neuf n'a plus la poésie que devait avoir une pierre ruinée, toute couverte de lianes, dans le vieux champ des morts¹.

Ceci demande quelques mots d'explication. Madame Vigée-Lebrun avait été enterrée dans l'étroit cimetière communal sis en plein cœur du pays, à quelques pas de la vieille église. La création d'une nouvelle nécropole, plus vaste et surtout moins proche des habitations, date de 1870. L'endroit choisi se trouvait à six cents mètres environ de l'église, en marchant vers le nord-ouest, au delà et juste au pied de l'imposant aqueduc de Marly. Mais cet emplacement dominant la vallée de la Seine se trouvait être un point stratégique et les leçons de la guerre conduisirent à y placer, en 1872, un fort d'arrêt parfaitement dénommé Batterie des Arches. En sorte que le nouveau cimetière se trouva étroitement entouré par les ouvrages de fortification adossés à l'aqueduc. Puis l'ancien champ de repos fut désaffecté; il devint une place publique, ombragée de petits arbres régulièrement taillés à la mode de l'ancien temps. La translation des tombes se fit en 1880².

C'est ainsi que les cendres de Madame Vigée-Lebrun, ou tout

1. Anonyme, *Louveciennes et Marly* dans *Seine-et-Oise illustré*, journal hebdomadaire. Paris, in-4°, feuille du 21 août 1887.

2. Ces dates nous ont été aimablement indiquées par M. le Curé de Louveciennes et par M. Boivin, maire-adjoint. Nous leur devons aussi les autorisations de photographier dans l'église et dans le cimetière; qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

au moins son souvenir que perpétue le monument pieusement réédifié, reposent au milieu des canons de la défense de Paris. (*Planche I.*)

Venant de Louveciennes, le visiteur suit un chemin montueux, franchit la route longeant l'aqueduc, passe sous l'une des arcades, pousse une grille de fer grinçante et pénètre dans le champ des morts le plus calme, le plus recueilli qui se puisse imaginer. Derrière lui l'aqueduc déroule ses anneaux puissants; autour de lui les pierres funèbres surchargées de fleurs et de verdure; au delà, les ouvrages gazonnés de la Batterie des Arches. Au mois de juin cette visite est un émerveillement : d'énormes rosiers, poussés au gré des ans sur la plupart des tombes, prodiguent l'odorante moisson des roses les plus connues de l'ancienne France.

Tout au fond du cimetière, à gauche et adossé au mur de clôture, se trouve le monument de Madame Vigée-Lebrun. Sur la pierre tombale, veuve de sa grille d'entourage, se dresse la stèle de marbre blanc surmontée d'une croix et portant ces inscriptions laconiques :

ICI, ENFIN JE REPOSE !

LOUISE-ÉLISABETH

VIGÉE-LEBRUN

DÉCÉDÉE LE 30 MARS 1842

DE PROFUNDIS.

À la partie supérieure se voit un médaillon rond (reproduit à la fin de cet article) gravé au trait, qui représente dans une couronne de laurier une palette avec les pinceaux posée sur un piédestal et dominée par un soleil rayonnant.

Le monument est en bon état, mais, envahi par les herbes, privé de tout souvenir apporté par les vivants, il laisse une impression de tristesse et d'abandon. Nulle rose pour le peintre de Marie-Antoinette qui plaça si souvent la fleur préférée dans la main de son auguste modèle.

Dans ses dernières volontés, l'artiste ne prévoyait pour tout ornement de sa pierre tombale qu'une palette sculptée en bas-relief. D'où vient alors l'idée de ce médaillon symbolique? D'une clause spéciale de son testament du 23 septembre 1829, où sa nièce Caroline de Rivière a puisé l'image des rayons de soleil illuminant la palette :

Désirant témoigner ma reconnaissance aux bienfaits que j'ai éprouvée à Pétersbourg, je veux qu'il soit placé une somme à perpétuité pour fournir un prix de cents francs par année pour un élève de l'Académie de Pétersbourg, qui sera donné à celui qui aura remporter le prix d'une tête



I. — CIMETIÈRE DE LOUVECIENNES

La tombe de Madame Vigée-Lebrun

Photographie prise le 6 mai 1915.

d'expression à l'huile. Je désire que ce prix soit une médaille d'or en mon nom ; on fera graver sur cette médaille, d'un côté : *Souvenir reconnaissant de M^{me} Lebrun*, et sur le revers une palette avec les pinceaux et au desus des rayons de soleil.

Le 26 février 1843 l'Académie accepta le don qui lui était fait et vingt-cinq ans plus tard, en 1868, elle confia l'exécution de la médaille, du module de 28 millimètres, à l'architecte Rachau¹.

Ici, enfin je repose! Quel sens faut-il donner à cette inscription mélancolique que Madame Vigée-Lebrun exigea être gravée sur sa tombe? Il n'y faut pas voir une allusion à sa vie errante, à ses chagrins de famille, mais un hommage à sa passion de peindre qui la posséda toute sa vie. Au reste les phrases de son testament sont révélatrices : l'inscription est énoncée immédiatement après la demande du bas-relief représentant une palette, les deux idées sont liées. Et puis il est aisé de cueillir dans ses *Souvenirs* son propre témoignage :

Je continuais à peindre avec fureur, j'avais souvent trois séances dans la même journée...

En tout, j'ai prodigieusement travaillé à Rome pendant les trois ans que j'ai passés en Italie... je trouvais une grande jouissance à m'occuper de peinture...

...La passion de la peinture était innée en moi. Cette passion ne s'est jamais affaiblie; je crois même qu'elle n'a fait que s'accroître avec le temps, car encore aujourd'hui j'en éprouve tout le charme qui ne finira, j'espère, qu'avec ma vie.

Cela est si vrai qu'au cours de sa longue carrière, Madame Vigée-Lebrun ne dessina pour ainsi dire pas; ses dessins sont de la plus grande rareté et médiocres par surcroît. Son seul moyen d'expression était la peinture, et la liste qu'elle a donnée des 660 portraits issus de son pinceau, témoigne éloquemment de cette « fureur » de peindre qu'elle subit avec joie jusqu'à son dernier jour.

Outre l'honneur de posséder sa tombe, Louveciennes conserve un autre témoignage de l'affection que lui portait Madame Vigée-

1. Face : une palette avec un pinceau, entièrement entourée de rayons. Revers : *En souvenir reconnaissant, Lebrun, 1829*, sur cinq lignes, en caractères russes. Nous devons ces curieux renseignements à l'amicale obligeance de M. Denis Roche, membre correspondant de l'Académie de Petrograd et auteur d'un important *Dictionnaire des artistes français en Russie*, qui paraîtra quand les événements le permettront.

Lebrun. Dans la vieille église dédiée à Saint-Martin et qui a, au dire de l'abbé Lebeuf, « quelque chose de prévenant pour ceux qui respectent et aiment l'antiquité », se trouve une peinture de l'artiste représentant sainte Geneviève en prières (hauteur : 1^m,50; largeur : 1^m,05). Depuis 1822 elle orne la chapelle située à gauche du maître-autel, chapelle consacrée à la Patronne de Paris et à sa confrérie. (*Planche II.*)

J'aimais tant Louveciennes que voulant y laisser un souvenir de moi, je peignis pour son église une Sainte-Geneviève. Madame de Genlis qui sut que je m'occupais de cet ouvrage eut l'amabilité de m'envoyer les vers suivants : . .

Négligeons la plate poésie de Madame de Genlis et courons au tableau. Hélas ! c'est une déception et la critique sera sévère car il rappelle les productions chères au quartier Saint-Sulpice. L'œuvre est médiocre et manque de caractère ; nulle originalité dans le dessin du personnage plus théâtral que dévot, aucun mérite dans le paysage ; puis il y a des détails qui choquent, témoin ce mouton d'une anatomie déplorable et même les pieds nus que la Sainte a le grand tort de montrer.

Sans doute, mais il y a la séduction du coloris qui subsiste malgré les retouches et, bien qu'il offense la raison, il rachète les faiblesses de la composition. Le rouge du corsage, le bleu foncé de la robe, ces couleurs nous en avons admiré l'éclat et la profondeur dans maints portraits célèbres où l'humilité n'avait aucune part. Plaidons aussi les circonstances atténuantes ; d'abord les concessions qu'il nous faut faire au goût compassé qui régnait du temps de Louis XVIII ; ensuite, si nous avons certainement sous les yeux l'œuvre originale, n'a-t-elle pas été maladroitement dénaturée ? Il est permis de le croire car le tableau a subi des traverses, il est rentoilé, repeint et même recoupé, semble-t-il ; aucune signature n'apparaît, ce qui doit étonner, car l'artiste signa toujours ses ouvrages originaux, à plus forte raison un don fait à l'église de son village.

Toutes ces réserves faites, la sainte Geneviève de Madame Vigée-Lebrun mérite cependant de nous intéresser et cela pour plusieurs raisons qui lui donnent, à défaut de mérite artistique, une réelle valeur documentaire. D'abord c'est le seul tableau religieux qu'ait peint l'artiste ; s'il n'ajoute rien à sa gloire, il semble trouver sa raison d'être et son excuse dans l'aimable hommage d'une paroissienne zélée. Mais ce n'est là qu'une apparence. Dans ses *Souvenirs* la donatrice ne pouvait dévoiler les raisons intimes de son acte. A la vérité nous sommes en présence d'un portrait posthume, d'une



II. — ÉGLISE DE LOUVECIENNES
Sainte Geneviève, peinture de Madame Vigée-Lebrun

image douloureuse issue d'une ardente crise morale, véritable ex-voto qui apaisa sa conscience.

Le visage de la Sainte, expressif et joli, qui fait penser à une tête de Greuze, nous en connaissons le modèle : Madame Vigée-Lebrun lui a prêté les traits de sa fille, de cette enfant choyée, adorée jusqu'à son mariage, et délaissée ensuite au point de n'être pas même secourue à l'article de la mort. Aucun doute n'est possible quand on rapproche cette image du portrait peint en 1792, et conservé au musée de Bologne, où elle a représenté sa fille à l'âge de quatorze ans¹. On sait quelle facilité elle avait pour peindre de mémoire, les exemples sont nombreux ; puis les études ne lui manquaient pas, par exemple le célèbre tableau du Louvre qui resta toujours en sa possession. Sa fille était morte au mois de décembre 1819, âgée de quarante et un ans, mais nous la retrouvons ici dans tout l'éclat de la jeunesse, précisément au temps de ce mariage funeste qui devait ruiner leurs relations.

Ainsi il fallut cette mort pitoyable pour arracher la mère passionnée à son ressentiment, pour donner place dans son cœur à la pitié, au pardon et peut-être au remords. « Car les torts de la pauvre petite étaient effacés, je la revoyais, je la revois encore aux jours de son enfance », et pendant vingt années, lors de ses visites à la vieille église, elle revit l'enfant sous les traits de la Sainte.

Le tableau de Louveciennes présente encore une particularité : sur le livre que la pieuse bergère tient ouvert sur ses genoux, on lit distinctement : *Pour le dimanche des Rameaux*. Ce n'est peut-être qu'une indication touchant l'époque du don fait à la paroisse par Madame Vigée-Lebrun, mais n'est-ce que cela ? Volontiers nous y verrions de plus une allusion à un autre épisode dramatique de sa vie et bien digne de l'avoir incitée à cet hommage reconnaissant envers la Patronne de Paris.

Les beaux jours de 1820, elle les passa à voyager en France pour dissiper ses tristes pensées ; la sainte Geneviève n'a donc été peinte qu'en 1821 et offerte à l'église le dimanche des Rameaux de l'année suivante, soit le 31 mars 1822². Pour comprendre à quel point l'anniversaire du 31 mars ranimait l'indignation de l'artiste et la gratitude de la chrétienne, consultons ses *Souvenirs* :

Je parlais pour Louveciennes avant les premières feuilles, en sorte que j'y étais tout établie lorsque les Alliés s'avancèrent une seconde fois sur

1. M. de Nolhac en a donné une bonne reproduction héliogravée dans son beau livre, édition in-4°, en regard de la page 152.

2. Le *Registre de la Confrérie de Sainte Geneviève de Louveciennes* ne mentionne pas le don de la peinture, mais il note cette dépense, en 1822 précisément : « Payé pour le cadre du tableau, 10 fr. 20. »

Paris. Chacun sait que les troupes étrangères ont beaucoup plus maltraité les villages que les villes; aussi n'oublierai-je jamais ma nuit du 31 mars 1814.

Ignorant que le danger fût si prochain, je n'avais pas encore médité ma fuite; il était onze heures du soir et je venais de me mettre au lit lorsque Joseph, mon domestique, qui était Suisse et parlait l'allemand, entra dans ma chambre, pensant bien que j'aurais besoin d'être protégée. Le village venait d'être envahi par les Prussiens qui mettaient toutes les maisons au pillage, et Joseph était suivi de trois soldats à figures atroces qui, le sabre à la main, s'approchèrent de mon lit. Joseph s'égosillait à leur dire en allemand que j'étais Suisse et malade; mais, sans lui répondre, ils commencèrent par prendre ma tabatière d'or qui était sur ma table de nuit. Puis ils tâtèrent si je n'avais point d'argent sous ma couverture, dont l'un se mit tranquillement à couper un morceau avec son sabre. Un d'eux... leur dit bien : *Rendez-lui sa boîte*, mais loin d'obéir à cette invitation, ils allèrent à mon secrétaire, s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvait et mes armoires furent pillées. Enfin, après m'avoir fait passer quatre heures dans la terreur la plus affreuse, ces terribles gens quittèrent ma maison où je ne voulus pas rester davantage.

Certes ce récit d'invasion est sincère et pathétique, cependant il est impuissant à nous émouvoir, pour un peu les brutalités des Prussiens de 1814 prêteraient à sourire. C'est qu'un siècle a passé, un siècle tout pétri d'idées humanitaires et dont l'aboutissement criminel stupéfie nos consciences.

Le meilleur jugement porté sur Madame Vigée-Lebrun, nous le devons à M. Pierre de Nolhac :

Elle n'appartient pas à la lignée des grands peintres... mais elle a son rang parmi les maîtres du portrait, car elle porte un exact témoignage sur son époque. Elle a compris merveilleusement les femmes de sa génération et les a représentées comme elles rêvaient d'être admirées..., c'est la femme française que Madame Vigée-Lebrun sut rendre le mieux, et c'est elle seule qui fait durable son aimable gloire.

N'oublions pas qu'elle était Parisienne, qu'elle est née, qu'elle a vécu jusqu'à la Révolution dans le quartier où vivaient alors couturières en vogue, marchandes de modes, vendeurs de soieries et de dentelles aux boutiques magnifiques. Et cet incessant contact aux sources où s'élaboraient tout le joli, tout le nouveau des fantaisies féminines, développa son sens inné de l'harmonieux. Elle posséda à un haut degré l'adresse ingénieuse de parer, d'embellir ses modèles, souvent son goût lui fit devancer la mode — elle connut même la diatribe pour avoir osé peindre une Reine habillée de mousseline blanche — mais le sentiment de la mesure la garda

toujours contre l'exagération. C'est là, pour une grosse part, le secret de son art charmant.

Exporté de Paris au cours d'une vie errante, le talent gracieux de l'artiste à la mode fut goûté de toute l'Europe, et les nombreux portraits qu'elle a laissés au loin sont comme autant d'hommages rendus à la gloire de sa ville natale. Son œuvre, à la fois sincère et superficiel, plus coloré que solide, est une émanation fidèle de l'art français du *xvii^e* siècle à son déclin et l'adroit commentaire du goût parisien.

Aussi cette tombe de Louveciennes a-t-elle pour nous, en ces heures angoissantes et glorieuses, la valeur d'un symbole. Madame Vigée-Lebrun repose au milieu des canons. La sainte Geneviève qu'elle peint lève les yeux au ciel dans une ardente prière. Les canons et la Sainte ont veillé sur la tombe et protégé la Ville.

ALBERT VUAFLART.



MARCHÉ PASSÉ PAR LES MARGUILLIERS DE SAINT-HILAIRE

AVEC GERMAIN PILON, MENUISIER

(4 septembre 1672)¹

Ce jourd'huy quatriesme septembre mil six cens soixante et douze, nous, marguilliers en charge de l'œuvre et fabrique S^t Hilaire à Paris, estant assemblés en la chambre de laditte église, en présence de monsieur le Curé de laditte paroisse et de Mathieu Douceur, maistre et administrateur de la Confrérie de Nostre-Dame-de-Grace, érigée en ladite église, avons fait marché avec le sieur Germain Pilon, maistre menuisier à Paris, pour nous faire et parfaire une (*sic*) autel en la chapelle de Nostre-Dame de laditte église S^t Hilaire, suivant et conformément au dessin qu'il a présenté, et par nous signé et paraffé, à la charge que le cadre du tableau sera sculpté de feuille d'eau et sera fait au quatres vasse des lambeaux de sculptur pour ornemens; il adjouttera un feston à chaque consolle, le tout fait de bons bois de chesne et marcha², et subject à visitation. Ce présent marché fait au prix et somme de deux cens soixante et dix livres, de laquelle somme il luy sera avancé dans un mois la somme de cent livres, moyennant que ledit ouvrage soit avancé et le reste de laditte somme de deux cent soixante et dix livres luy sera payé lors de la livraison dudit autel, et posé au lieu et place où il est destiné. Et ledit sieur Pilon s'oblige de livrer ledit ouvrage d'aujourd'huy en deux mois prochain. Fait le jour et an que dessus. Ce présent marché fait double.

[Signé] : LE NOIR³, PICART, THOMAS, François LHERMITTE, PILON, RAME (?), Philippe-H. MUSIE (?), Mathieu DOUCEUR, LAMIEL.

1. Communication de M. l'abbé Jean Gaston à la séance du 8 juin 1915. La pièce originale appartenait à l'auteur qui l'a insérée dans l'exemplaire annoté de son ouvrage sur les *Images de confréries*, dont il a fait don à la Bibliothèque nationale (Département des estampes, Re 13 a +). — Pour d'autres pièces concernant le menuisier Germain Pilon, voir un article de M. Jules Guiffrey dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. IX (1883), p. 46 et un autre de M. Henri Stein dans les *Nouvelles Archives de l'art français*, 3^e série, t. III, année 1887 (*Revue de l'art français*, t. IV), p. 49.

2. Marchand, sans doute.

3. Le curé Louis Le Noir, décédé en 1679, après avoir résigné en 1674.

DE LA SIGNIFICATION DU MOT « FRANCE »

AUX ÉPOQUES MÉROVINGIENNE ET CAROLINGIENNE

Dans le premier volume des *Mémoires* de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, M. Auguste Longnon a essayé de préciser, au début de son magistral article sur *l'Ile-de-France, son origine, ses limites, ses gouverneurs*, quelles avaient été les différentes acceptions des mots *Francia* et *Neustria* dans la Gaule franque, et il renvoie pour le détail à la notice de Benjamin Guérard, publiée en 1849 dans *l'Annuaire de la Société de l'Histoire de France*¹. Mais il cite aussi, en passant, un article de Félix Bourquelot, imprimé dans le tome XXVI de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*², sous le titre : *Sens des mots France et Neustrie sous le régime mérovingien*. Or, en parcourant à la Bibliothèque de Provens, les papiers du savant professeur de l'École des Chartes, j'ai retrouvé quelques notes de sa main se rapportant au même sujet, et il m'a paru intéressant de les rapprocher des mémoires cités, pour tenter d'en déduire des conclusions plus complètes et s'il se peut plus exactes.

I. *A l'époque mérovingienne*, d'après Longnon, le nom de *Francia* a deux sens bien distincts : 1^o l'ensemble de la Gaule réunie sous l'autorité politique des Mérovingiens (Appendice de Marius d'Avenches, deuxième moitié du VI^e siècle)³; 2^o la partie de l'ancienne Gaule au nord de la Loire et de la vallée de la Saône, correspondant à l'ancienne Belgique, à la Lyonnaise II^e et à une partie de la Lyonnaise I^{re} : Grégoire de Tours la distingue de l'Auvergne, Fortunat du Poitou, et saint Ouen de la Bourgogne et du Limousin. — A la fin de cette période apparaît la division du nord de la Gaule

1. Pages 152-168. La notice est intitulée : *Du nom de France et des différents pays auxquels il fut appliqué*.

2. Pages 566-574.

3. Mais Marius d'Avenches distingua aussi la *Francia* de la *Burgundia*. Grégoire de Tours emploie rarement le terme de *Francia* dans ce sens général, si même il l'emploie, car il y a doute. Bourquelot l'a remarqué et a observé, en outre, que Grégoire de Tours préfère les termes de *Gallia*, *Galliæ* qui n'ont sous sa plume rien d'archaïque. Il en rapproche des passages de Fortunat, Marius d'Avenches, Paul Diacre, Aimoin, la vie de saint Eptadius, des lettres des papes saint Grégoire le Grand, Zacharie, des rois goths, et de saint Nicet, évêque de Trèves.

en *Neustria* et *Austria*. Longnon admet, à la suite de Bourquelot et d'Adrien de Valois, que le nom de *Francia* est attribué de plus en plus spécialement à la Neustrie. Mais il ne faut pas attacher à cette remarque trop d'importance. Les textes allégués par Bourquelot sont : un passage de la Vie de saint Rigomer, où il relève l'expression *Neustria sive Francia*, un autre du Continuateur de Frédégaire¹ où l'Oise est placée en *Francia*, et enfin une Généalogie (datée du ix^e siècle?) où on lit : *Dagobertus rex in Francia*, *Sigebertus rex in Austrasia*, etc. Je n'insisterai pas sur ce dernier exemple qui me paraît assez peu sûr et peu concluant, car le mot *Francia* est encore attribué plus tard à des pays ayant fait partie de l'ancienne Austrasie. Bourquelot cite lui-même un passage de la Vie de saint Hubert, où il est question de la *Francia Sequanorum*, appellation complexe et intéressante, opposée à l'*Austria*, ce qui ne signifie pas du tout que l'*Austria* ne fût pas aussi une partie de la *Francia*, la *Francia* des Austrasiens. De même la Chronique de Moissac (ix^e siècle) mentionne le partage de la *Francia* à la mort de Clotaire (670), et il y est dit que Thierry eut la *Francia* et Childéric l'*Austria*. Tout cela prouve, semble-t-il, que le terme de *Neustria* était alors assez peu employé par certains auteurs, et que celui d'*Austria* était au contraire souvent usité pour désigner la *Francia* du Nord-Est. Dans un diplôme pour Saint-Germain-des-Prés (779) on lit : « Tam ultra Ligere, quam citra Ligere, vel in Burgundia, etiam in Provincia vel in Francia quam et in Austria. » Cette accumulation de noms paraît déceler avant tout le désir d'une énumération complète. Il est évident, comme l'a observé Bourquelot lui-même, qu'il y a un très grand flottement dans l'emploi de tous ces termes : il n'y a point de dénomination officielle, ni d'usage consacré, et chaque auteur fait choix du mot qui lui semble le plus clair pour désigner telle ou telle partie du pays. Ajoutons que la région d'où l'auteur est originaire peut aussi avoir influé sur ses préférences pour certaines expressions géographiques. Ainsi à Moissac et à Saint-Germain-des-Prés la Neustrie c'est la *Francia* par excellence, opposée à l'*Austria*, la *Francia* du Nord-Est.

II. *Époque carolingienne*. Le terme de *Neustria* n'est pas néanmoins tombé en désuétude. On le trouve dans les actes des partages de 786 et de 806 et dans un précepte de 828, où il est opposé à l'*Austria*, tandis que le mot *Francia* y est employé dans son sens plus général, désignant l'ensemble de la région au nord de la Loire. Dans le précepte de 832, relatif à la division de l'empire, il est question d'une *Francia media* dont dépendaient la Woëvre, le Ven-

1. Frédégaire place hors de la *Francia* : la Bourgogne, la Provence et la Gascogne.

geois, le *pagus Castrensis*, le Portien, le Rémois, le Laonnois, Trèves, le pays arrosé par la Moselle, etc. On le voit, le mot *Francia* s'applique encore aux pays autrasiens. Il en est ainsi dans Einhard, dans la Vie de Louis le Pieux par l'Anonyme, les Annales de Fulda et de Metz, et dans le texte du synode de Ponthion, qui confirma l'élection de Charles le Chauve, en 876.

Dans les *Miracula sancti Benedicti* (livre I, écrit vers 870) Adrevald déclare formellement que les Normands ravagèrent la Neustrie d'Orléans à Paris, mais il ne semble pas qu'on en puisse conclure, comme on l'a fait, que la Seine à Paris fût la limite de la Neustrie. C'est encore une façon vague de s'exprimer. Abbon, dans son poème du même temps, en parlant du comte de Paris, Eudes, couronné roi, dont les possessions s'étendaient sur les deux rives de la Seine, a écrit ce vers célèbre qui a donné lieu à tant d'interprétations :

Francia laetatur quamvis is Neustrius esset (l. II, v. 447).

Cela peut signifier que la qualité de simple Neustrien, étranger à la race de Charlemagne, n'empêcha pas Eudes d'être reconnu comme roi avec joie par toute la *Francia* (c'est-à-dire la France au nord de la Loire, comprenant la Neustrie, et au nord de la Seine, comprenant une partie de l'Austrasie, peut-être même aussi les provinces vassales d'Aquitaine et de Bourgogne). On ne peut guère y voir, à notre sens, d'opposition entre la *Francia* et la *Neustria* séparées par la Seine.

Dans un diplôme de Charles le Simple, de 919, en faveur de Saint-Martin de Tours, il est question encore de la *Neustria* et de l'*Austria*, en même temps que de la *Francia*, qui englobe ces deux régions et qui est opposée à la *Burgundia* et à l'*Aquitanía*. C'est encore ainsi que l'emploie le chroniqueur Flodoard, au milieu du x^e siècle, dans ses *Annales*, où l'on voit nettement les deux sens du mot *Francia* : le *dux Francorum*, dont les possessions territoriales englobent une grande partie de la *Francia* (sens restreint) principalement en Neustrie, reçoit le *ducatus Franciæ* (sens général) que le chroniqueur contemporain Richer appelle *ducatus Galliarum*, ce qui est le meilleur des commentaires¹. De sorte que, quand le *dux Francorum* devient *rex Francorum* avec Hugues Capet, et succède ainsi au roi carolingien dans toute la *Francia*, au nord de la Loire et de la Seine, en même temps que dans le reste du royaume, le vieux mot *Francia* remplace définitivement la dénomination politique transitoire et flottante, de *regnum Francorum*, — appliquée aux royaumes des Mérovingiens et des successeurs de Charlemagne

1. Flodoard, *Annales*, éd. Lauer, p. 90, n. 2. A l'année 924, Flodoard emploie exceptionnellement le terme *rex Franciæ*, en parlant du roi Raoul.

et de Charles le Chauve — et s'applique de nouveau de plus en plus à la majeure partie de l'ancienne Gaule.

Ainsi l'on comprendra que Guérard, en poussant ses investigations jusqu'à l'époque moderne, ait trouvé au mot *Francia* pas moins de huit sens différents : 1° L'empire entier des Francs; 2° une des trois parties de l'empire au partage de Verdun; 3° et 4° une fraction de cette partie, divisée elle-même en orientale et occidentale; 5° et 6° une province spéciale dans la France Orientale et dans l'Occidentale; 7° l'Ile-de-France; 8° un petit pays de l'Ile-de-France (Saint-Denis-en-France). Il met en outre à part le « duché de France », et signale l'emploi des mots *Francia australis, antiqua, nova, latina, romana, teutonica*¹, qu'il s'efforce d'expliquer.

Nous ne nous engagerons pas dans l'examen et la critique de ces diverses interprétations. Ce que nous venons d'exposer précédemment suffit à faire comprendre les conclusions de Guérard. Le sens du mot *Francia* n'est intéressant à fixer qu'avant l'époque capétienne², car il est aujourd'hui bien établi qu'au XI^e siècle le mot *France* a pris définitivement l'acception qu'il a conservée depuis³. Au XIII^e siècle, il pénètre même dans le protocole des actes, où les chancelleries avaient maintenu traditionnellement — en France comme dans tous les pays démembrés de l'empire carolingien — la formule *rex Francorum* dans l'intitulé de la suscription royale : on trouve dès lors la formule *roi de France* dans les documents en langue vulgaire.

Le sens du mot *Francia* n'a donc pas eu toutes les variations qu'on a voulu chercher, depuis l'origine jusqu'à l'époque capétienne. *Francia* désigne la région du principal établissement des Francs (comprise entre le Rhin et la Loire)⁴, comme *Burgundia* indique le pays où s'établit la domination des Burgondes, la vallée de la Saône. Et cela n'a pas varié. Les passages de Grégoire de Tours et de l'Appendice de Marius d'Avenches, où le mot *Francia* s'applique-

1. Cf. Du Cange. *Glossar. med. et inf. lat.*, sub his verbis.

2. F. Lot, *Les derniers Carolingiens*, p. 173, n. 4; id., *Hugues Capet* p. 187, n. 4.

3. Bourquelot cite avec raison Raoul Glaber et Suger. Mais la citation de Philippe Mousket ne présente pas le même intérêt. Ses allusions à la Chanson de Roland et aux chansons de geste sont plus topiques.

4. La *Francia*, c'est la partie de la Gaule soumise aux Francs avant 527. « C'est dans cette région que chacun des fils de Clovis eut son siège royal, autour duquel s'arrondissait la partie la plus appréciée peut-être de son royaume. » Aug. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, 1878, p. 90. Dans son *Atlas historique de la France*, texte, p. 85, Longnon semble avoir voulu trop préciser, en essayant de tracer des limites détaillées de la *Francia*.

rait à l'ensemble de la Gaule mérovingienne, sont d'interprétation contestable. La France mérovingienne c'était le *regnum Francorum* que se partagèrent les souverains mérovingiens, qui s'intitulent tous *reges Francorum* dans leurs actes. D'ailleurs la possession de la *Francia* ou de l'une de ses parties (*Neustria*, *Austria* ou fraction de ces pays, comme la *Lotharingia*, démembrement de l'*Austria*) impliquait la souveraineté sur d'autres régions de la Gaule soumises aux Francs (Aquitaine, Bourgogne, etc.), et même sur les conquêtes franques au delà du Rhin (la Franconie, qu'Ekkehard le jeune appelle *Francia* dans le *De Casibus S. Galli*, c. 1) ou des Alpes (l'Italie).

Depuis le partage de Verdun (843) la portion Nord-Est forme, sous le nom de *Lotharingia*, une province correspondant à une grande partie de l'ancienne Austrasie. Depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte (911), la portion maritime du Sud-Ouest de la *Francia*, correspondant à une importante partie de la Neustrie, est occupée par les Normands. Restait donc la *Francia* du Centre, où dominaient les rois carolingiens et les ducs de France, qui leur succédèrent.

Les prétendues oppositions entre la *Francia* et l'*Austria*, qui sont d'ailleurs contredites par celles entre la *Francia* et la *Neustria*, résultent des manières de s'exprimer plus ou moins imparfaites, et, comme nous dirions, défectueuses, de certains auteurs, mais claires néanmoins, même pour nous; et on a voulu en tirer des subtilités qui ne paraissent pas fondées, quand on examine les choses d'un peu près. Ce n'est, en réalité, que vers la fin du x^e siècle, quand le *dux Francorum*, dont les vastes domaines s'étendaient sur toute la *Francia*, devint *rex Francorum*, que l'assimilation de la *Francia* avec l'ancienne *Gallia* mérovingienne, démembrée par les partages successifs de Verdun et de Mersen, et sujette à modifications sur sa frontière Nord-Est, fut complète et en quelque sorte définitive, officielle, et se généralisa : c'est alors que le mot « France » prend son acception moderne.

La géographie politique de ces temps reculés n'a pas la précision de la géographie administrative des derniers siècles, mais néanmoins on y trouve — cela ne peut être autrement — une tradition constante, ininterrompue dans l'usage des dénominations appliquées aux grandes fractions de la Gaule, et ce ne sont pas quelques écarts, plus apparents que réels — quand on les étudie avec soin, — qui doivent permettre d'échafauder des systèmes ingénieux et séduisants, mais en somme compliqués et contradictoires, si bien qu'il n'y a vraiment aucun moyen raisonnable de les justifier. Comment, en effet, admettre sérieusement que la *Neustria* se soit appelée *Francia* à la fin de l'époque mérovingienne et qu'elle

ait ensuite repris son nom sous les Carolingiens, tandis que le nom de *Francia* se serait trouvé réservé à une partie de l'*Austria*?

Les notes de Bourquelot nous ont donc servi à faire, en quelque sorte, table rase d'arguties et de subtilités, auxquelles lui-même n'avait pas entièrement échappé. Que dans le nom du gouvernement de l'Ile-de-France, il y ait une survivance lointaine et plus ou moins directe ou mi-savante de l'ancienne dénomination *Francia*, c'est possible, mais il y a surtout la constatation que cette région est le siège du gouvernement central depuis les Capétiens, et qu'il a toujours, par la suite, dépendu directement du souverain du pays qui, au moins dès la fin du x^e siècle, est appelé dans son ensemble *France*.

PH. LAUER.

A l'armée, 5 juin 1915.

NOTE SUR LA RESTAURATION

DE L'ÉGLISE DE L'ANCIEN PRIEURÉ DE SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS, A PARIS

Au mois d'octobre 1892, les habitants du quartier des Arts-et-Métiers signèrent une pétition afin d'obtenir l'achèvement de la restauration de l'église de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs et la chute des affreuses palissades qui l'entouraient. Depuis longtemps déjà, pour consolider l'église, on avait dû étayer ses murailles avec des poutres. Les poutres, à leur tour, avaient pourri, et il fallut les remplacer.

Les abords du prieuré offraient, en effet, et offrent d'ailleurs encore, un aspect peu gracieux. On n'a vraiment pas tort de demander l'enlèvement de ces clôtures en planches vermoulues, décorées, si l'on peut dire, d'affiches ainsi que d'offres ou demandes d'emploi.

Donc, en 1899, l'Administration des Beaux-Arts aurait voulu procéder à cette restauration, mais le Ministre des finances trouva la dépense trop élevée. Depuis, l'accord s'est fait entre les deux administrations. En outre, la Ville de Paris a cédé ses parcelles, en échange d'autres que l'État lui a abandonnées au coin de la rue Cambon et de la rue Saint-Honoré, à côté de la nouvelle Cour des Comptes. De son côté, le Ministre des finances a consenti à donner les crédits réclamés par les Beaux-Arts et les travaux de restauration ont été aussitôt commencés, après approbation d'un devis dressé par M. Deneux, architecte en chef des monuments historiques.

Ces travaux comprennent trois opérations distinctes, détaillées en autant de chapitres : restauration du collatéral et des chapelles sud du chœur, restauration du clocher, assainissement de l'abside.

La dépense afférente à l'exécution de ces travaux a été répartie sur quatre exercices.

La première partie des travaux en question vient d'être terminée, et ceux portés au 2^e chapitre sont en cours d'exécution (février 1916). On peut donc se rendre compte de l'importance exceptionnelle de cette restauration.

C'est avec les plus grands ménagements et le respect le plus scrupuleux que l'on doit porter la main sur un monument d'un si haut intérêt, qui peut être compté au nombre des plus anciens de Paris.

On sait, en effet, que la fondation de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, devenue par la suite un simple prieuré, remonte probablement au vi^e siècle. Détruite lors des invasions normandes, elle fut reconstruite par le roi Henri I^{er}, de 1060 à 1067 ; puis, après une longue période, à la fin de laquelle elle se trouvait fort diminuée d'importance, elle fut supprimée en 1790. Bien que les bâtiments de ce monastère aient été, dès 1798, appropriés aux besoins du Conservatoire des Arts-et-Métiers, fondé à cette époque, et que l'ensemble de ces constructions ait été remanié de 1852 à 1862, par Vaudoyer, c'est encore celui des anciens établissements religieux de Paris qui a le mieux conservé ses dispositions primitives.

Outre l'église, dont nous allons parler plus amplement, les bâtiments d'autrefois existent encore en grande partie, notamment le réfectoire, pur bijou d'élégance, construit au xiii^e siècle, comprenant huit travées divisées, par de sveltes colonnettes, en deux nefs où l'on remarque une curieuse chaire de lecture¹ et dans lequel a été installée la bibliothèque du Conservatoire. De notables restes de l'ancienne enceinte fortifiée du monastère sont également encore debout ; nous en donnerons plus loin la nomenclature.

L'église, comme nous venons de le dire, fut élevée de 1060 à 1067. Après 50 ou 60 ans d'existence, ayant été probablement trouvée trop petite pour les moines et les fidèles, elle fut démolie au xii^e siècle, vers 1130, et reconstruite en 1133, par le prieur Thibaut (devenu évêque de Paris en 1143 et décédé en 1152). Elle fit alors place à un vaste édifice, dont il ne reste que l'abside actuelle, précieuse en ce sens que l'on y remarque des tâtonnements et des hésitations de construction, constatant que cet édifice est un des premiers qui fut élevé dans cette période, dite de transition, où le

1. Il est intéressant de comparer cette chaire de lecture avec celle de l'ancienne chartreuse de Villefranche-de-Rouergue (Aveyron).

style ogival commençant luttait contre le style roman finissant¹.

Il se pourrait, toutefois, que l'abside seule eût été rebâtie à cette époque et que l'ancienne nef ait subsisté jusqu'au xiii^e siècle, puis qu'elle ait été alors à son tour démolie pour être remplacée, vers le milieu de ce siècle, par la nef actuelle, qui n'a jamais été voûtée et se trouve simplement lambrissée.

La restauration de cette église, opérée il y a une cinquantaine d'années, par le service des Monuments historiques, sous la direction de Vaudoyer, s'était arrêtée au milieu de la 3^e chapelle absidale sud. °

Lorsqu'on pénètre à l'intérieur de l'édifice², on s'aperçoit que l'abside ne présente pas, à l'endroit où elle se raccorde à la nef, la régularité qu'elle offre du côté opposé. Cela tient à ce que la reconstruction est venue se buter contre une tour appartenant à l'édifice primitif, tour que l'on voulut alors conserver, car elle constituait le seul clocher de l'église (voir la planche).

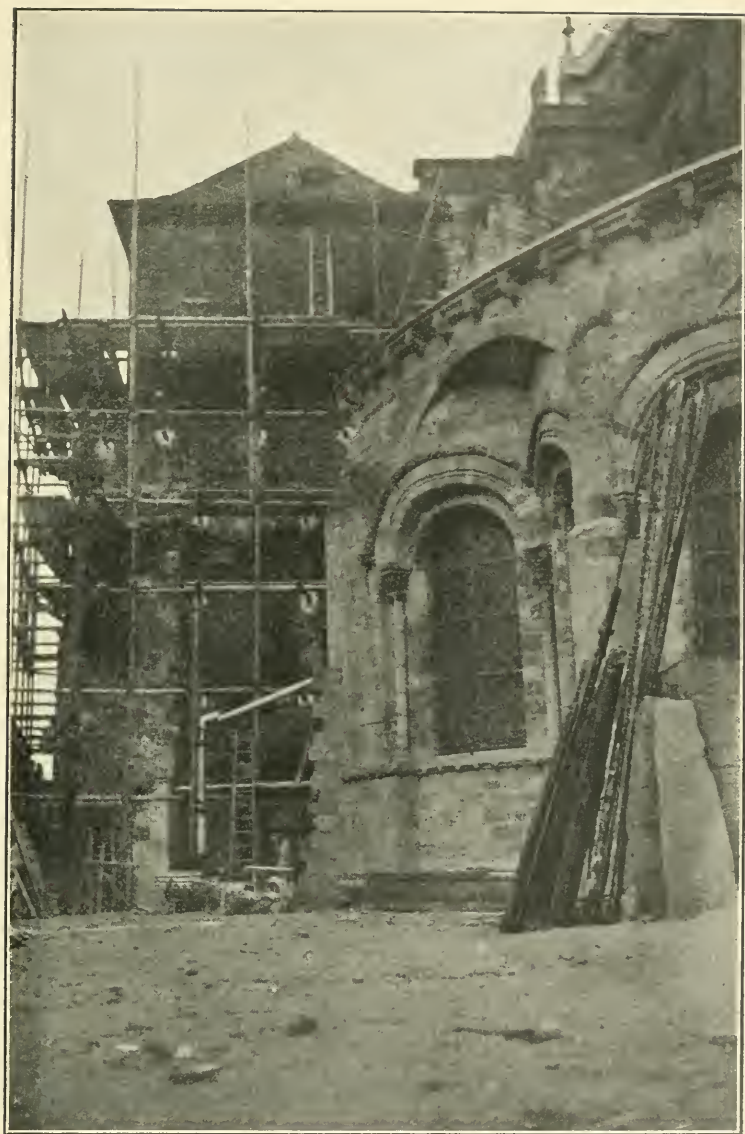
Cette tour est située sur le côté sud de l'église. L'étage supérieur, sans doute surmonté autrefois d'une petite flèche, a disparu. L'appareil est grossier; les joints sont larges, faits au mortier de sable et de chaux. Les baies cintrées ont cependant des colonnettes ornées de chapiteaux, mais la sculpture de ces chapiteaux est absolument rudimentaire. On dirait de la sculpture mérovingienne. Il est donc certain que cette tour appartient à la construction primitive de 1060-1067. Lors de la reconstruction du xii^e siècle, elle fut évidemment conservée avec la nef. Toutefois, lorsqu'on a démoli celle-ci au xiii^e siècle, on a encore, et fort heureusement, respecté la tour.

Ainsi, la partie de l'édifice restant à restaurer à notre époque, comprenait les chapelles absidales contiguës à la tour et cette tour elle-même, le tout adossé à des propriétés particulières.

C'est même pour cette raison que la restauration n'en avait pas été faite par Vaudoyer, car les murs de l'église étaient devenus, à cet endroit, mitoyens avec ces constructions particulières, dont l'expropriation n'était pas, en raison de cette mitoyenneté, aussi facile que celle des autres bâtiments parasites élevés tout à l'entour. Puis, survint la malheureuse guerre de 1870, où l'on eut d'autres soucis que les restaurations de monuments.

1. Par exemple, les fenêtres de l'abside sont construites à plein cintre, tandis que les arcades du déambulatoire sont ogivales.

2. Nous ne donnons pas la description intérieure, où nul objet d'art ancien n'a subsisté. Il convient, toutefois, de noter les restes d'une peinture murale du xiii^e siècle, en fort mauvais état, conservés sur le premier pilier sud du chœur, paraissant représenter la Vierge de pitié, et qui n'a jamais été signalée.



Perrault-Dabot, phot., février 1913.

RESTAURATION DE SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS

Enfin, à toutes ces raisons, fort sérieuses, s'en ajoutait encore une autre, celle-ci d'ordre technique et archéologique.

Si la restauration des chapelles absidales nord et de la chapelle de la Vierge, qui avaient conservé leurs éléments plus ou moins ruinés n'offrait pas de difficulté, il n'en est pas de même pour la dernière partie de ces chapelles, contiguës au clocher.

Il faut là beaucoup d'attention et de perspicacité pour obtenir un résultat satisfaisant.

En effet, l'achèvement du plan conçu pour la construction d'une suite de chapelles rayonnantes fut arrêté en cette place par la présence du clocher, comme je l'ai dit plus haut. En outre, à côté de ce clocher se trouvait une petite chapelle de la même époque, qui fut conservée et incorporée dans le plan général, mais sans paraître avoir été mise en communication directe avec l'intérieur de l'église ¹.

De cette petite chapelle, démolie à la Révolution et remplacée par des habitations privées également démolies, ces temps derniers, il ne subsiste actuellement que les fondations, ornées à la naissance de l'absidiole semi-circulaire, d'une base de colonnette romane. Ces restes doivent d'ailleurs disparaître sous le remblai du terre-plein extérieur, si l'on s'en rapporte au projet de restauration de M. Deneux.

L'on peut se fier à cet éminent architecte pour nous en donner une restauration irréprochable.

Vaudoyer fit son travail selon les habitudes de son époque, c'est-à-dire qu'il a tout refait; mais, depuis longtemps, les errements de la Commission des Monuments historiques sont changés. M. Deneux ne procède pas suivant les anciennes conceptions. Nous verrons là, comme déjà on peut s'en rendre compte dans la partie du travail exécuté, une vraie restauration, qui laisse subsister toutes les parties anciennes des constructions encore susceptibles de conservation.

La seule démolition qui ait été faite, en dehors des constructions parasites élevées par des particuliers pour en faire des habitations, a été celle d'une petite sacristie du ^{xvii}^e siècle, adossée au clocher et à la nef, sur la face sud. Elle menaçait ruine, la voûte s'étant effondrée en 1913, et ne présentait qu'un médiocre intérêt artistique. On y a laissé toutefois subsister des vestiges de chapiteaux et piliers mutilés, qu'on aperçoit dans l'angle sud-ouest.

Quant au clocher, d'après les anciens documents relatifs au prieuré, s'accordant d'ailleurs avec les proportions et dimensions

1. Il existe bien à cet emplacement une arcature à cintre surbaissé, fermée par un mur plein, mais comme il s'en trouve de semblables sous plusieurs fenêtres du chœur, rien n'indique que cette arcade ait formé le cintre d'une porte quelconque.

des restes de la tour, il comprenait deux étages terminés par une petite flèche. Il ne possède plus à présent qu'un seul étage. On ne rétablira pas le second, on se contentera de consolider l'étage restant et de le recouvrir d'une toiture.

Je termine en signalant l'intérêt particulier qui s'attache aux restes de l'enceinte fortifiée, dont le monastère était autrefois entouré. Cette enceinte était rendue nécessaire par la situation de ces bâtiments isolés au milieu de la campagne et qui devaient être mis à l'abri d'un coup de main.

C'étaient de hautes murailles crénelées, au long desquelles s'élevaient, de distance en distance, de pittoresques tours à toits en poivrière.

La tour dite du Vertbois¹ faisait partie de cette enceinte. Elle était située à l'un des angles, celui du nord-ouest.

Donnée en 1712, par les religieux, à la ville de Paris, à la condition d'y construire une fontaine publique, elle faillit être démolie en 1877. On se contenta heureusement de la refaire à neuf, quelques années plus tard².

L'échauguette encore subsistante du côté de la rue du Vertbois faisait également partie des défenses de l'enceinte en question. Elle est accompagnée d'une grande partie de la muraille, mais n'est visible à présent que de l'intérieur des bâtiments du Conservatoire.

Bien que ces constructions défensives portent la marque d'un art avancé, on pense généralement que l'enceinte dont elles dépendaient remonte au XIII^e siècle et qu'elles ont été seulement réparées au XIII^e siècle.

En nous résumant, étant donnée l'extrême rareté à Paris, d'une part, des édifices religieux du XI^e siècle, et d'autre part, des constructions militaires du moyen âge, on reconnaîtra que les restes de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs : réfectoire, église et fortifications, présentent le plus grand intérêt, non seulement au point de vue de l'histoire particulière de Paris, mais encore à celui de notre art national.

A. PERRAULT-DABOT.

1. Un excellent relevé de cette tour a été fait par M. Bazin, en 1886, et reproduit dans le tome I^{er} (Ile-de-France) de la publication, que j'ai faite en collaboration avec le regretté M. de Baudot, des Archives de la Commission des Monuments historiques, au Ministère des Beaux-Arts.

2. En 1886; en même temps on restaurait la Fontaine voisine, dite du Vertbois, élevée en 1712,

Il a été question de la tour et de la Fontaine du Vertbois dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, dans les volumes ci-après : IV (1877), p. 98; VII (1880), p. 30, 77, 97, 151, 161; XI (1884), p. 25 et XII (1885), p. 81.

LA GROSSE CLOCHE DE NOTRE-DAME DE PARIS

EN 1686

En décembre 1684, on trouve dans les registres du chapitre de Notre-Dame de Paris, mention de la cérémonie de la bénédiction de quatre cloches nouvelles placées dans la tour nord de l'église¹. Deux ans plus tard le chapitre, ayant fait refondre la grosse cloche², un Allemand, Christian Hartman, s'offrit pour l'élever et la mettre en place au moyen d'une machine de son invention, actionnée par un homme seul. Après l'opération, il demanda au chapitre une attestation de la réussite de son entreprise. On lira ci-dessous le texte de cette attestation, datée de mai 1686³ et qui se trouve au fol. 279 du tome I de la Collection Morel de Thoisy, aujourd'hui conservée au Département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

H. O.

Nous doyen, chanoine, et chapitre de l'Eglise métropolitaine de Paris, certifions que le sieur Christian Hartman, saxon de nation, aiant appris que nous avions fait refondre la grosse et principale cloche de ladite Eglise, laquelle est du poids d'environ trente milliers, s'est offert d'entreprendre, et a en effet entrepris de la faire élever au haut de la tour où elle devoit être placée, qui est à cent quatre-vingts pieds ou environ de hauteur au-dessus du rez-de-chaussée, et de plus de la tirer hors de la fosse où elle avoit été fondue, même avec son noyau qui pesoit bien encore dix milliers et la faire ensuite conduire depuis cette fosse jusques à l'Eglise au pied de ladite tour; et qu'il a exécuté cette entreprise heureusement et avec un succès dont nous avons été satisfaits, et le public étonné. la nouveauté de l'entreprise qui devoit estre accomplie par un homme seul, et la manière de l'exécution ayant excité beaucoup de monde a la venir voir, cette élévation s'étant faite par le moien d'une machine qu'il avoit fait construire en cette ville, laquelle a tant de force, de facilité et de sûreté, quoyque simple et sans beaucoup de composition, qu'un homme seul a suffy pour élever ce grand fardeau, sans qu'aucune des pièces qui la composent ait manqué, ny qu'il ait seulement paru qu'elle ait souffert aucun effort, dont il nous a requis de luy vouloir donner ce témoignage et certificat que nous luy avons accordé; le chapitre assemblé à Paris, le... jour de may mil six cens quatre-vingt-six.

1. Archives nationales, LL. 312, fol. 415. (Communication de M. H. Stein.)

2. Sur la fonte de la grosse cloche en 1686, voir A. Vidier, dans les *Mémoires de la Soc. de l'hist. de Paris* (1913), t. XI, p. 180 et 196.

3. Les registres du chapitre (LL. 220-221), ne contiennent aucune mention relative à cette grosse cloche.

VIEILLES ARCHIVES NOTARIALES

¹ (*Quatrième article*¹.)

ÉTAT NUMÉRIQUE

DES ARCHIVES ANCIENNES DE L'ÉTUDE LEJEUNE

(1595-1810).

Intéressé par les travaux de classement exécutés déjà chez trois de ses confrères, maître Lejeune me fit, à la fin de l'année 1913, l'honneur de me demander de procéder aux mêmes opérations sur ses Archives anciennes. Je m'empressai de déférer à ce désir. Je m'assurai la collaboration de mon confrère, M. Garric, de la Bibliothèque nationale; celui-ci se mit, sous ma direction, immédiatement à l'œuvre; le travail se poursuivit régulièrement pendant le premier semestre de l'année 1914; le classement proprement dit venait d'être achevé et il ne restait plus à M. Garric qu'à dresser l'état numérique, quand survint la déclaration de guerre; mobilisé dès les premiers jours, mon collaborateur ne put aller jusqu'au bout de sa tâche; pour ne pas laisser celle-ci en suspens, pendant un temps plus ou moins long, je le suppléai bien volontiers dans l'établissement de l'état numérique, en même temps que je dirigeai l'empaquetage et l'étiquetage définitifs, exécutés par M. Caigniart, agent retraité des Archives nationales, mon auxiliaire habituel dans les travaux de ce genre.

Le classement du minutier de maître Lejeune a été effectué en suivant la même méthode que dans les trois cas antérieurs, méthode

1. Ont précédemment paru :

I. État numérique des Archives anciennes de l'étude Cherrier (1482-1811).

II. État numérique des Archives anciennes de l'étude Duhau (1549-au II).

Dans le *Bulletin* de 1912, p. 37-63 et p. 149-168, et tirage à part, 52 p.

III. État numérique des Archives anciennes de l'étude Bossy (1564-1800), par F. Foiret. Dans le *Bulletin* de 1913, p. 82-94, et tirage à part, 17 p.

V. *En préparation* : État numérique des Archives anciennes de l'étude Faroux (1500-1817).

longuement exposée lors de la publication du premier état numérique; elle a continué à se montrer pleinement satisfaisante entre les mains du nouveau praticien appelé à l'appliquer. Le même but a été poursuivi et atteint que dans les espèces précédentes : assurer des archives traitées la conservation matérielle, l'évacuation éventuelle et l'utilisation documentaire dans des conditions à tous égards au moins aussi bonnes que celles qui leur seraient faites dans un dépôt d'archives relevant de l'autorité administrative et gouvernementale.

Le minutier dont il s'agit ici comprend, de 1595 à 1810, 660 articles, dont 629 liasses, 12 registres et 19 cartons, plus 10 registres de répertoires; il occupe une longueur de rayonnage de 73 mètres; il est logé dans un sous-sol qui s'étend sous une partie des bureaux de l'étude; le local est spacieux, naturellement éclairé le jour par un dallage en verre et par un large soupirail qui en assure, en outre, l'aération, carrelé, bien meublé et pourvu de plusieurs lampes électriques; sa situation en contrebas lui a malheureusement valu, lors de la grande inondation de 1910, d'être envahi par les eaux; malgré la promptitude des secours, certaines portions des archives ont été atteintes et ont plus ou moins gravement souffert; nous inspirant de cet accident, si exceptionnel soit-il, nous avons renoncé à utiliser la rangée de cases la plus voisine du sol; les documents les moins élevés se trouvent ainsi déjà à environ cinquante centimètres de hauteur.

Il y a lieu de signaler la présence, dans ce minutier, de trois collections factices de contrats d'apprentissage, de ventes d'offices et d'inventaires après décès, constituées, à la fin du siècle dernier, par quelque amateur mal inspiré et parfaitement incompétent en technique d'archives; il est arrivé à rien moins qu'à mutiler les séries normales de minutes, en y créant de nombreuses lacunes que, jusqu'à la publication de notre état numérique, on pouvait penser qu'elles représentaient autant de disparitions.

La comparaison des indications fournies par les *Notariats* de Thomas, d'après le *Registre* de Delarue, avec celles de notre état numérique, décèle peu de différences, comme on en peut juger par le tableau suivant, où les *Notariats* sont représentés par A et notre travail par B :

1. — DESMARQUETS (Germain).

A. 23 janvier 1595-23 août 1612.

B. a) 23 janvier 1595-23 août 1612.

b) Avril 1608-mars 1612.

II. — DAUVERGNE (Claude).

- A. 21 novembre 1612-8 juillet 1660.
- B. 21 novembre 1612-décembre 1659.

III. — MICHEL (Louis).

- A. 8 octobre 1660-10 mars 1667.
- B. 6 janvier 1661-7 juin 1666.

IV. — NÈRA (Jean).

- A. 14 mars 1667-9 septembre 1685.
- B. Septembre 1667-septembre 1685.

V. — HENRY (Charles).

- A. 28 septembre 1685-20 octobre 1701.
- B. Octobre 1685-17 octobre 1701.

VI. — MEUNIER (Eustache-Louis).

- A. 22 octobre 1701-17 novembre 1747.
- B. 23 octobre 1701-17 novembre 1747.

VII. — TRUTAT (Claude-François).

- A. 22 novembre 1747-2 novembre 1772.
- B. 23 novembre 1747-18 novembre 1772.

VIII. — TRUTAT (Denis).

- A. 21 novembre 1772-15 juin 1810.
- B. 23 novembre 1772-15 juin 1810.

Octobre 1914.

Ernest COYECQUE.



Virton-Ethe, 22 août 1914.

Au moment où j'écrivais les lignes qui précèdent, j'ignorais encore le glorieux trépas de mon infortuné confrère et collaborateur, tombé à Virton, les armes à la main, pour la défense de son pays!

La mort de Garric m'a causé un profond chagrin; j'étais entré en relations avec lui à l'occasion du travail à exécuter à l'étude de maître Lejeune; j'avais vite apprécié ses qualités d'homme et d'archiviste et l'agrément de son commerce; j'avais trouvé en lui le collaborateur auquel je désirais confier le soin de poursuivre aussi rapidement que possible, dans les études où les circonstances se montreraient favorables, les travaux de classement et d'inventaire déjà exécutés dans quatre d'entre elles; j'avais été à tel point satisfait de la manière dont, à tous égards, il s'était acquitté de sa première tâche que je n'en avais pas attendu l'achèvement pour engager dans une cinquième étude des négociations en vue d'y exécuter les mêmes opérations, aussitôt que nous aurions terminé le travail chez maître Lejeune; et j'avais eu le plaisir de voir mes propositions favorablement accueillies quelques jours avant la déclaration de la guerre. Peut-être aurais-je aussi rencontré dans Garric le continuateur de l'œuvre dont je ne puis plus guère espérer faire paraître, du moins seul, le tome III, le *Recueil d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris et de ses environs au XVI^e siècle* (Collection de l'Histoire générale de Paris), dont le tome II, qui paraîtra dans un an environ, comprend seulement, tant la matière est abondante, les années 1545 à 1554 et l'analyse de quatorze liasses ou registres.

Qu'il me soit permis d'adresser ici à la mémoire de Gabriel Garric un suprême hommage et à ses malheureux parents l'expression de ma douloureuse sympathie.

Décembre 1915.

ÉTAT NUMÉRIQUE

L'astérisque simple désigne les registres; double, il désigne les cartons; le reste constitue les liasses.

I. — DESMARQUETS (Germain).

A. — DESMARQUETS SEUL.

- | | |
|--------------------------------------|---|
| 1. 1595, 23 janv.-déc. | 9. 1602. |
| 2. 1596. | 10. 1603. — Premier trimestre détérioré par l'humidité. |
| 3. 1597. | 11. 1604. |
| 4. 1598. — Détérioré par l'humidité. | 12. 1605. |
| 5. 1599. | 13. 1606. |
| 6. 1600. | 14. 1607. |
| 7. 1601, janv.-juin. | 15. 1608, janv.-mars. |
| 8. 1601, juill.-déc. | 16. 1612, avril-23 août. |

B. — DESMARQUETS ASSOCIÉ À TRONSON.

17. 1608. avril, mai, juill. à déc.
— A partir d'avril 1608 le notaire Desmarquets est associé avec Tronson, comme il en est fait mention à la première page du répertoire commençant à cette date. Les deux notaires signent en premier, à tour de rôle, un mois sur deux, le premier mois, avril 1608, étant signé en premier par Tronson, d'après le répertoire où chaque mois est distingué, d'après le notaire qui signait, par D. ou T. Cette association dura jusqu'au mois de mars 1612 inclus. Les minutes des mois où Desmarquets ne signait pas en premier et qui se trouvent néanmoins ici, sont peu nombreuses; la mention en a été faite après coup au répertoire.
18. 1609, janv., mars, mai.
19. 1609, juin (un acte), juill., sept., nov.
20. 1610, janv., mars, mai.
21. 1610, juill., sept., nov.
22. 1611, janv., mars, mai.
23. 1611, juill., sept., nov.
24. 1612, janv., févr. (incomplet), mars.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

II. — DAUVERGNE (Claude).

- | | |
|----------------------------------|------------|
| *25. 1612, 21 nov.-1613, 17 déc. | *30. 1618. |
| *26. 1614, 8 janv.-11 déc. | *31. 1619. |
| *27. 1615. | *32. 1620. |
| *28. 1616. | *33. 1621. |
| *29. 1617. | *34. 1622. |

- *35. 1623.
*36. 1624.
37. 1625, janv.-juin.
38. 1625, juill.-déc.
39. 1626, janv.-avril.
40. 1626, mai-août.
41. 1626, sept.-déc.
42. 1627, janv.-juin.
43. 1627, juill.-déc.
44. 1628, janv.-juin.
45. 1628, juill.-déc.
46. 1629, janv.-mars.
47. 1629, avril-juin.
48. 1629, juill., 3 août-24 sept.,
octob.-déc.
49. 1630, janv.-avril.
50. 1630, mai-août.
51. 1630, sept.-déc.
52. 1631, janv.-juin.
53. 1631, juill.-déc.
54. 1632, janv.-mai.
55. 1632, juin-déc.
56. 1633, janv.-juin.
57. 1633, juill.-déc.
58. 1634, janv.-juin.
59. 1634, juill.-déc.
60. 1635, janv.-juin.
61. 1635, juill.-nov. — Incomplet.
62. 1636, janv.-juin. — Juin dé-
truit par l'humidité.
63. 1636, juill.-déc.
64. 1637, janv.-juin.
65. 1637, juill.-déc.
66. 1638, janv.-juin.
67. 1638, juill.-déc.
68. 1639, janv.-juin.
69. 1639, juill.-déc.
70. 1640, janv.-avril.
71. 1640, mai-22 août.
72. 1640, sept.-déc.
73. 1641, 22 janv.-juin.
74. 1641, juill.-déc.
75. 1642, janv.-avril.
76. 1642, mai-août.
77. 1642, sept.-déc.
78. 1643, janv.-juin.
79. 1643, juill.-déc.
80. 1644, janv.-juin.
81. 1644, juill.-déc.
82. 1645, janv.-juin.
83. 1645, juill.-déc.
84. 1646, janv.-juin.
85. 1664, 28 juill.-déc.
86. 1647, janv.-juin. — Févr. in-
complet.
87. 1647, juill.-déc. — Juill. et
déc. incomplets.
88. 1648, janv.-juin.
89. 1648, juill.-déc.
90. 1649, janv.-juin.
91. 1649, juill.-déc.
92. 1650, janv.-juin.
93. 1650, juill.-déc.
94. 1651, janv.-juin.
95. 1651, juill.-déc. — Nov. et déc.
en mauvais état.
96. 1652, janv.-juin.
97. 1652, juill.-déc.
98. 1653, janv.-juin.
99. 1653, juill.-déc.
100. 1654, janv.-juin.
101. 1654, juill.-déc.
102. 1655, janv.-juin. — Très dété-
rioré par l'humidité.
103. 1655, juill.-déc.
104. 1656, janv.-juin.
105. 1656, juill.-déc.
106. 1657, janv.-juin.
107. 1657, juill.-déc.
108. 1658, janv.-juin.
109. 1658, juill.-déc. — Déc. détruit
par l'humidité.
110. 1659, janv.-avril.
111. 1659, mai-août.
112. 1659, sept.-déc.
113. 1616-1659. « Minutes rappor-
tées du notaire Dauvergne. »

Brevets grossoyés.
114. 1612-1615, 1619.
115. 1614-1617.
116. 1620-1623, 1626. — Année
1621 en très mauvais état.
117. 1625, 1627, 1628.
118. 1628-1631.
119. 1630-1632.

120. 1633-1635.
121. 1636-1639.

122. 1640-1644.
123. 1643-1648, 1650.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

III. — MICHEL (Louis).

124. 1661, 6-13 janv., 11 juill.;
1662, janv., févr., juin-déc. — Dé-
truit par l'humidité.

125. 1663, incomplet; 1664, 26 jan-
vier; 1666, 7 juin. — Même re-
marque.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

IV. — NÉRA (Jean).

126. 1667, sept.-déc. — Détruit par
l'humidité.
127. 1668, janv.-juin.
128. 1668, juill.-déc.
129. 1669, janv.-oct.
130. 1669. — Incomplet; détruit
par l'humidité.
131. 1670, févr.-juin.
132. 1670, juill.-déc. — Incomplet;
très endommagé par l'humidité.
133. 1671, janv.-août.
134. 1671. — Détruit par l'humidité.
135. 1672, avril.
136. 1673, mars-juin, oct.-déc. —
Incomplet.
137. 1673. — Détruit par l'humidité.
138. 1674, avril-juill. — Très en-
dommagé par l'humidité.
139. 1674, août-déc. — Même re-
marque.
140. 1675, janv.-juill. et 23 sept.;

1676, 21 août; 1677, 14 août.
141. 1678, janv.-juin.
142. 1678, juill.-déc.
143. 1679.
144. 1680, janv.-juill.; sept.-déc.
145. 1681, janv.-juin. — Détérioré
par l'humidité.
146. 1681, juill.-déc. — Même re-
marque.
147. 1682, janv.-mars.
148. 1682, avril, mai, sept. (incom-
plet).
149. 1683, janv.-mars, mai, juin. —
Mai détruit par l'humidité.
150. 1683, juill.-nov.
151. 1684, janv.-avril. — Détérioré
par l'humidité.
152. 1684, mai-août.
153. 1684, sept.-déc.
154. 1685, janv.-mai.
155. 1685, juin-sept.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

V. — HENRY (Charles).

156. 1685, oct.-déc.
157. 1686, janv.-avril.
158. 1686, mai-août.
159. 1686, sept.-déc.
160. 1687, janv.-avril. — Détérioré.
161. 1687, mai-août.
162. 1687, sept.-déc.

163. 1688, janv.-mars.
164. 1688, avril-juin.
165. 1688, juill.-déc.
166. 1689, janv.-mars.
167. 1689, avril-juin.
168. 1689, juill.-sept.
169. 1689, oct.-déc.

- | | |
|--------------------------------------|--------------------------------------|
| 170. 1690, janv.-mars. | 196. 1697, sept., oct., déc. |
| 171. 1690, avril-juin. | 197. 1698, fév. (incomplet), 7 mars, |
| 172. 1690, juill.-sept. | 29 avril, juin-août. |
| 173. 1690, oct.-déc. | 198. 1698, sept.-déc. |
| 174. 1691, janv.-avril. | 199. 1699, janv.-avril. — Détérioré. |
| 175. 1691, mai-août. | 200. 1699, mai-août. — Même re- |
| 176. 1691, sept.-déc. | marque. |
| 177. 1692, janv.-avril. | 201. 1699, sept.-déc. — Même re- |
| 178. 1692, mai-août. | marque. |
| 179. 1692, sept.-déc. | 202. 1700, janv.-mars. |
| 180. 1693, janv.-avril. | 203. 1700, avril-juin. |
| 181. 1693, mai-août. | 204. 1700, juill.-sept. |
| 182. 1693, sept.-déc. | 205. 1700, oct.-déc. |
| 183. 1694, janv.-avril. | 206. 1701, janv.-mars. |
| 184. 1694, mai-août. | 207. 1701, avril-juin, |
| 185. 1694, sept.-déc. | 208. 1701, juill.-7 oct. |
| 186. 1695, janv.-mars. | |
| 187. 1695, avril-juin. | |
| 188. 1695, juill.-sept. | |
| 189. 1695, oct.-déc. | |
| 190. 1696, janv.-mars. | 209. 1698, 18 juillet. |
| 191. 1696, avril-juin. | 210. 1700, janv.-fév. |
| 192. 1696, juill.-sept. | 211. 1700, mars. |
| 193. 1696, oct.-déc. | 212. 1700, 2 et 6 avril. |
| 194. 1697, janv.-fév., 7 avril, mai. | 213. 1700, 10-30 avril. |
| 195. 1697, juin-juill., 1 et 3 août. | 214. 1700, avril-mai. |
| | 215. 1700, juin-déc. |

Rentes sur l'Hôtel-de-Ville.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

VI. — MEUNIER (Eustache-Louis).

Rue Neuve-Saint-Lambert, Fossés de M. le Prince (1706)
(c'est la rue de Condé); au coin de la rue de Condé,
faubourg Saint-Germain (1721); rue de Condé (1734).

- | | |
|-------------------------|-------------------------|
| 216. 1701, 23 oct.-déc. | 229. 1707, avril-juin. |
| 217. 1702, janv.-avril. | 230. 1707, juill.-sept. |
| 218. 1702, mai-août. | 231. 1707, oct.-déc. |
| 219. 1702, sept.-déc. | 232. 1708, janv.-juin. |
| 220. 1703, janv.-juin. | 233. 1708, juill.-déc. |
| 221. 1703, juill.-déc. | 234. 1709, janv.-juill. |
| 222. 1704, janv.-juin. | 235. 1709, août-déc. |
| 223. 1704, juill.-déc. | 236. 1710, janv.-juin. |
| 224. 1705, janv.-juin. | 237. 1710, juill.-déc. |
| 225. 1705, juill.-déc. | 238. 1711, janv.-avril. |
| 226. 1706, janv.-juin. | 239. 1711, mai-août. |
| 227. 1706, juill.-déc. | 240. 1711, sept.-déc. |
| 228. 1707, janv.-mars. | 241. 1712, janv.-juin. |

242. 1712, juill.-déc.
243. 1713, janv.-avril.
244. 1713, mai-août.
245. 1713, sept.-déc.
246. 1714, janv.-mars.
247. 1714, avril-juillet.
248. 1714, août-déc.
249. 1715, janv.-mars.
250. 1715, avril-juin.
251. 1715, juill.-déc.
252. 1716, janv.-mai.
253. 1716, juin-août.
254. 1716, sept.-déc.
255. 1717, janv.-avril.
256. 1717, mai-août.
257. 1717, sept.-déc.
258. 1718, janv.-mars.
259. 1718, avril-juin.
260. 1718, juill.-sept.
261. 1718, oct.-déc. — Très détérioré par l'humidité.
262. 1719, janv.-avril. — Détérioré.
263. 1719, mai-juillet. — Même remarque.
264. 1719, août-oct. — Même remarque.
265. 1719, nov.-déc. — Même remarque.
266. 1720, fév., mars, mai. — Incomplet.
267. 1720, juin, juillet.
268. 1720, août, sept., nov., déc.
269. 1720. — Résidu détruit par l'humidité.
270. 1721, janv.-juin.
271. 1721, juill.-sept., nov.-déc.
272. 1722, janv.-juin.
273. 1722, juill.-déc.
274. 1723, janv.-avril.
275. 1723, mai-juill.
276. 1723, août-déc.
277. 1724, janv.-avril.
278. 1724, 19 mai, juin, juillet.
279. 1724, août-déc.
280. 1725, janv.-mars.
281. 1725, avril-juin.
282. 1725, juill.-sept.
283. 1725, oct.-déc.
284. 1726, janv.-mars.
285. 1726, avril-juin.
286. 1726, juill.-déc. — Détérioré par l'humidité.
287. 1727, janv.-juin.
288. 1727, juill.-déc.
289. 1728, janv.-avril.
290. 1728, mai-août.
291. 1728, sept.-déc.
292. 1729, janv.-avril.
293. 1729, mai-août.
294. 1729, sept.-déc.
295. 1730, janv.-avril.
296. 1730, mai-août.
297. 1730, sept.-déc.
298. 1731, janv.-juin. — Détérioré.
299. 1731, juill.-déc.
300. 1732, janv.-avril.
301. 1732, mai-août.
302. 1732, sept.-déc.
303. 1733, janv.-juin. — Détérioré.
304. 1733, juill.-déc. — Même remarque.
305. 1734, janv.-avril.
306. 1734, mai-août.
307. 1734, sept.-déc.
308. 1735, janv.-avril.
309. 1735, mai-août.
310. 1735, sept.-déc.
311. 1736, janv.-mars. — Détérioré.
312. 1736, avril-juill. — Même remarque.
313. 1736, août-déc. — Incomplet et détérioré.
314. 1737, janv.-avril. — Détérioré.
315. 1737, mai et août.
316. 1737, sept.-déc. — Détérioré.
317. 1738, janv.-juin.
318. 1738, juill.-déc.
319. 1739, janv.-juin.
320. 1739, juill.-déc.
321. 1740, janv.-avril.
322. 1740, mai-août.
323. 1740, sept.-déc.
324. 1741, janv.-avril. — Détérioré.
325. 1741, mai-août. — Même remarque.
326. 1741, sept.-déc. — Même remarque.
327. 1742, janv.-avril.

328. 1742, mai-août.
 329. 1742, sept.-déc.
 330. 1743, janv.-juin.
 331. 1743, juill.-déc.
 332. 1744, janv.-avril.
 333. 1744, mai-août.
 334. 1744, sept.-déc.
 335. 1745, janv.-avril.
 336. 1745, mai-août.
 337. 1745, sept.-déc.
 338. 1746, janv.-mars.
 339. 1746, avril-juin.
 340. 1746, juill.-déc.
 341. 1747, janv.-juin.
 342. 1747, juill.-17 nov.

Rentes sur l'Hôtel-de-Ville.

343. 1714, janv.
 344. 1714, fév.

345. 1714, mars.
 346. 1714, mars.
 347. 1714, avril, mai, nov.
 348. 1714, juin, juill.
 349. 1714, août-déc.
 350. 1715, janv.-déc.
 351. 1721, janv.-mars.
 352. 1721, 3 et 4 avril.
 353. 1721, 9-30 avril.
 354. 1721, mai.
 355. 1721, mai-juin.
 356. 1724, janv.
 357. 1724, fév. et mars (Edit de juillet 1723).
 358. 1724, avril, mai, juill. (*idem*).
 359. 1724, août.
 360. 1724, sept., oct., déc. (Rentes viagères).
 361. 1734, juin-oct.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

VII. — TRUTAT (Claude-François).

Rue et vis-à-vis l'hôtel de Condé (1749).

362. 1747, 23 nov.-déc.
 363. 1748, janv.-juin.
 364. 1748, juill.-déc.
 365. 1749, janv.-juin.
 366. 1749, juill.-déc.
 367. 1750, janv.-juin.
 368. 1750, juill.-déc.
 369. 1751, janv.-juin.
 370. 1751, juill.-sept.
 371. 1751, oct.-déc.
 372. 1752, janv.-avril.
 373. 1752, mai-août.
 374. 1752, sept.-déc.
 375. 1753, janv.-juin.
 376. 1753, juill.-déc.
 377. 1754, janv.-avril.
 378. 1754, mai-août.
 379. 1754, sept.-déc.
 380. 1755, janv.-avril.
 381. 1755, mai-août.
 382. 1755, sept.-déc.

383. 1756, janv.-avril.
 384. 1756, mai-août.
 385. 1756, sept.-déc.
 386. 1757, janv.-avril.
 387. 1757, mai-août.
 388. 1757, sept.-déc.
 389. 1758, janv.-avril.
 390. 1758, mai-août.
 391. 1758, sept.-déc.
 392. 1759, janv.-avril.
 393. 1759, mai-août. — Minutes ordinaires et contrats de rentes réunis, comme au répertoire.
 394. 1759, sept.-déc. — Même remarque.
 395. 1760, janv.-mars.
 396. 1760, avril-juin.
 397. 1760, juill.-sept.
 398. 1760, oct.-déc.
 399. 1760-1762. — Tontines, édit. de décembre 1759, première,

- deuxième, troisième et quatrième classes. Ne figurent pas au répertoire.
400. 1761-1762. — Tontines, cinquième, sixième, septième et huitième classes. Ne figurent pas au répertoire.
401. 1761, janv.-avril.
 402. 1761, mai-août.
 403. 1761, sept.-déc.
 404. 1762, janv.-mars.
 405. 1762, avril-juin.
 406. 1762, juill.-sept.
 407. 1762, oct.-déc.
 408. 1763, janv.-mars.
 409. 1763, avril-juin.
 410. 1763, juill.-sept.
 411. 1763, oct.-déc.
 412. 1764, janv.-mars.
 413. 1764, avril-juin.
 414. 1764, juill.-sept.
 415. 1764, oct.-déc.
 416. 1765, janv.-avril.
 417. 1765, mai-août.
 418. 1765, sept.-déc.
 419. 1766, janv.-mars.
 420. 1766, avril-juin.
 421. 1766, juill.-août.
 422. 1766, sept.-déc.
 423. 1767, janv.-mars.
 424. 1767, avril-mai.
 425. 1767, juin-juillet.
 426. 1767, août-sept.
 427. 1767, oct.-déc.
 428. 1768, janv.-mars.
 429. 1768, avril-juin.
 430. 1768, juill.-sept.
 431. 1768, oct.-déc.
432. 1769, janv.-mars.
 433. 1769, avril-juin.
 434. 1769, juill.-sept.
 435. 1769, oct.-déc.
 436. 1770, janv.-avril.
 437. 1770, mai-août.
 438. 1770, sept.-déc.
 439. 1771, janv.-mars.
 440. 1771, avril-juin.
 441. 1771, juill.-sept.
 442. 1771, oct.-déc.
 443. 1772, janv.-mars.
 444. 1772, avril-juin.
 445. 1772, juill.-sept.
 446. 1772, oct.-18 nov. — Du 21 au 30 octobre, les actes sont signés : Baron; du 2 au 18 nov., ils sont signés : Baron et Lormeau.
- Rentes sur l'Hôtel-de-Ville, etc.*
447. 1765, avril-juin.
 448. 1765, juill.-sept.
 449. 1765, oct.-déc.
 450. 1766, mars-mai.
 451. 1766, juin, juill., sept.
 452. 1766, oct.-déc.
 453. 1767, janv., mars, avril, juin.
 454. 1767, juill., oct., déc.
 455. 1768, janvier-juillet (Emprunt d'Alsace).
 456. 1768, août-déc.
 457. 1769, fév., juill., sept., nov. (Emprunt de 50 millions, édit de nov. 1767).
 458. 1770, janv., mars, mai-sept.
 459. 1770, oct.-déc.
 460. 1771, janv., mars, juin, août, nov., déc.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

VIII. — TRUTAT (Denis).

Rue et vis-à-vis l'hôtel de Condé (1772); rue de Condé (1786);
 rue ci-devant de Condé (1793); n° 14 (1806); quai Malaquais, n° 5 (1807).

Minutes ordinaires.

461. 1772, 23 nov.-déc.
 462. 1773, janv.-mars.
463. 1773, avril-juin.
 464. 1773, juill.-sept.
 465. 1773, oct.-déc.
 466. 1774, janv.-mars.

467. 1774, avril-juin.
468. 1774, juill.-sept.
469. 1774, oct.-déc.
470. 1775, janv.-fév.
471. 1775, mars-avril.
472. 1775, mai-juin.
473. 1775, juill.-sept.
474. 1775, oct.-déc.
475. 1776, janv.-fév.
476. 1776, mars-avril.
477. 1776, mai-juin.
478. 1776, juill.-sept.
479. 1776, oct.-déc.
480. 1777, janv.-fév.
481. 1777, mars-avril.
482. 1777, mai-juin.
483. 1777, juill.-août.
484. 1777, sept.-oct.
485. 1777, nov.-déc.
486. 1778, janv.-fév.
487. 1778, mars-avril.
488. 1778, mai-juin.
489. 1778, juill.-sept.
490. 1778, oct.-déc.
491. 1779, janv.-fév.
492. 1779, mars-mai.
493. 1779, juin-juill.
494. 1779, août-sept.
495. 1779, oct.-déc.
496. 1780, janv.-fév.
497. 1780, mars-avril.
498. 1780, mai-juin.
499. 1780, juill.-août.
500. 1780, sept.-oct.
501. 1780, nov.-déc.
502. 1781, janv.-fév.
503. 1781, mars-avril.
504. 1781, mai-juin.
505. 1781, juill.-sept.
506. 1781, oct.-déc.
507. 1782, janv.-fév.
508. 1782, mars-avril.
509. 1782, mai-juin.
510. 1782, juill.-août.
511. 1782, sept.-oct.
512. 1782, nov.-déc.
513. 1783, janv.-fév.
514. 1783, mars-avril.
515. 1783, mai-juin.

516. 1783, juill.-août.
517. 1783, sept.-oct.
518. 1783, nov.-déc.
519. 1784, janv.-fév.
520. 1784, mars-avril.

Rentes viagères et héréditaires
(édit de décembre 1782).

521. 1781, août, oct., nov.
522. 1782, août, oct., déc.
523. 1783, juill.

Minutes ordinaires (suite).

524. 1784, mai.
525. 1784, juin.
526. 1784, juillet.
527. 1784, août.
528. 1784, sept.-oct.
529. 1784, nov.-déc.
530. 1785, janv.-fév.
531. 1785, mars.
532. 1785, avril.
533. 1785, mai-juin.
534. 1785, juill.-août.
535. 1785, sept.-oct.
536. 1785, nov.-déc.
537. 1786, janv.-fév.
538. 1786, mars-avril.
539. 1786, mai-juin.
540. 1786, juill.-août.
541. 1786, sept.-oct.
542. 1786, nov.-déc.
543. 1787, janv.-fév.
544. 1787, mars-avril.
545. 1787, mai-juin.
546. 1787, juill.-août.
547. 1787, oct.-déc. Emprunt de
mai 1787.
548. 1787, sept.-oct.
549. 1787, nov.-déc.
550. 1788, janv.-fév.
551. 1788, mars-avril.
552. 1788, mai-juin.
553. 1788, juill.-août.
554. 1788, sept.-oct.
555. 1788, nov.-déc.
556. 1789, janv.-fév.

557. 1789, mars-avril.
 **558-559. 1789, mai-juin.
 560. 1789, juillet.
 5631-12. Voir plus loin, § IX, COLLECTIONS FACTICES.
564. 1790, mars-avril.
 565. 1790, mai-juin.
 566. 1790, juill.-août.
 567. 1790, sept.-oct.
 568. 1790, nov.-déc.
 569. 1791, janv.
 570. 1791, fév.-mars.
 571. 1791, avril-mai.
 572. 1791, juin-août.
 573. 1791, sept.-oct.
 574. 1791, nov.-déc.
 575. 1792, janv.-fév.
 576. 1792, mars-avril.
 **577. 1792, mai-juin.
 **578. 1792, juill.-août.
 579. 1792, sept.-oct.
 580. 1792, nov.-déc.
 581. 1793, janv.-fév.
 582. 1793, mars-avril.
 583. 1793, mai-juin.
 584. 1793, juill.-30 sept.
 **585. An II, 10 vend.-brum.
 586. An II, frim.-pluv.
 **587. An III, vend.-frim.
 **588. An III, niv.-vent.
 589. An III, germ.-prair.
 590. An III, mess.-fruct.
 591. An IV, vend.-frim.
 **592. An IV, niv.-vent.
 **592 bis. An IV, germ.-prair.
 **593. An IV, mess.-fruct.
 **594. An V, vend.-frim.
 **595. An V, niv.-vent.
 **596. An V, germ.-prair.
 **597. An V, mess.-fruct.
 598. An VI, vend.-frim.
 **599. An VI, niv.-vent.
 **600. An VI, germ.-prair.
 601. An VI, mess.-fruct.
 602. An VII, vend.-frim.
 **603. An VII, niv.-vent.
 **604. An VII, germ.-prair.
 605. An VII, mess.-fruct.
606. An VIII, vend.-frim.
 **607. An VIII, niv-ôse.
 **608. An VIII, mess.-fruct.
 609. An IX, vend.-frim.
 **610. An IX, niv.-vent.
 **611. An IX, germ.-prair.
 612. An IX, mess.-fruct.
 **613. An X, vend.-frim.
 **614. An X, niv.-vent.
 615. An X, germ.-prair.
 616. An X, mess.-fruct.
 617. An XI, vend.-frim.
 618. An XI, niv.-vent.
 619. An XI, germ.-prair.
 620. An XI, mess.-fruct.
 **621. An XII, vend.-frim.
 **622. An XII, niv.-vent.
 **623. An XII, germ.-prair.
 **624. An XII, mess.-fruct.
 **625. An XIII, vend.-frim.
 **626. An XIII, niv.-vent.
 627. An XIII, germ.-prair.
 628. An XIII, mess.-fruct.
 629. An XIV, vend.-10 niv.
 **630. 1806, janv.-mars.
 **631. 1806, avril-juin.
 **632. 1806, juill.-sept.
 633. 1806, oct.-déc.
 634. 1807, janv.-mars.
 635. 1807, avril-juin.
 **636. 1807, juill.-sept.
 **637. 1807, oct.-déc.
 638. 1808, janv.-mars.
 639. 1808, avril-juin.
 640. 1808, juill.-sept.
 641. 1808, oct.-déc.
 642. 1809, janv.-mars.
 643. 1809, avril-juin.
 644. 1809, juill.-sept.
 645. 1809, oct.-déc.
 **646. 1810, janv.-mars.
 **647. 1810, avril-juin.

Voir, en outre, § IX, COLLECTIONS FACTICES.

IX. — COLLECTIONS FACTICES.

a) Contrats d'apprentissage.

563^b. 1760-1792.

563¹. Fév. 1595-22 déc. 1664.

563². 25 fév. 1666-27 nov. 1700.

563³. 13 janv. 1701-20 frim. an XI.

c) Inventaires après décès.

563⁷. 1724-1733.

563⁸. 1735-1760.

563⁹. 1761-1763.

563¹⁰. 1764-1767.

563¹¹. 1769, janv.-oct.

563¹². 1769, déc.-1771.

b) Ventes d'offices.

563⁴. 1597-1699.

563⁵. 1700-1759.

RÉPERTOIRES.

(1595-1819).

1-2. DESMARQUETS (Germain).

1. 1595, 22 janv.-1607, 7 juin.

« Répertoire des minutes de M^e Desmarquets, notaire à Paris, 1595-1607 ».

Non folioté; incomplet.

2. 1608, avril-1612, août.

« Répertoire, depuis le premier jour d'avril M. VI^e. huit jusques à présent, des minutes de toute la société, [association de Desmarquets et Tronson, d'avril 1608 à mars 1612 inclus], distinguées de mois à autre par ung D et ung T, et jusques au... M. VI^e... », après le mois de mars 1612.

Fol. 125 v^o, au bas de la page : « Fin de la société ».

Fol. 126-132. 1612, avril-1612, août. Répertoire des minutes de Desmarquets « la société estant dissolue ».

3-4. DAUVERGNE (Claude).

3. 1612, 21 novembre-1640, décembre.

« Répertoire des minutes des contrats passez par moy Claude Dauvergne, notaire et gardenottes du Roy au Chatelet de Paris, depuis le vingt ungesme jour de novembre M VI^e douze, auquel jour j'ay esté receu audit office, et finissant quand il plaira à Dieu. — DAUVERGNE. » 429 feuillets.

4. 1641-1660, août.

Titre déchiré, 188 feuillets.

Dans ce répertoire se trouve :

1^o Un cahier qui a pour titre : « Ensuiuent les minutes rapportées depuis mes registres releyez et minutes cottées que j'ay tirées et ostées de chacun desdits registres selon les années où je les avois serrees... », 1616-1659; 16 feuillets;

2^o Un autre cahier, intitulé : « Brevets grossoyez en l'année MVI cinquante ung par Dauvergne, notaire. » 4 feuillets.

5. HENRY (Charles).

1685, 28 septembre-1701, 20 octobre.

« Répertoire des contracts et actes receus par moy Charles Henry, notaire gardenotes du Roy au Chastelet de Paris, commençant au 28^e septembre 1685, jour de ma réception audit office, et finissant quand il plaira à Dieu ».

Non folioté.

6-7. MEUNIER (Eustache-Louis).

6. 1701, 22 octobre-1724, 28 décembre.

« Répertoire des minutes des actes passés devant M^e Eustache-Louis Meunier, notaire à Paris, commencé le 22 octobre 1701 et finissant au 22 novembre 1725 (*sic*) ».

402 feuillets.

7. 1725, 2 janvier-1747, 17 novembre.

« Répertoire des minutes de Meunier, notaire royal au Chatelet de Paris, commencé le 1^{er} janvier 1725 et fini au dix-sept novembre 1747. »

Fol. 851 v^o. — « Nous soussignez Eustache-Louis Meunier, ancien notaire au Chastelet de Paris et cy-devant doyen de la Compagnie, et Claude-François Trutat, notaire au Chastelet de Paris et successeur dudit M^e Meunier, reconnoissons scavoir, moy Meunier, avoir remis dès le mois de novembre de l'année 1747 audit M^e Trutat, et moy Trutat avoir en ma possession depuis ledit temps, toutes les minutes des actes faits par moy Meunier, mentionnez au répertoire en deux volumes in-folio, reliez en bazanne, contenant huit cens cinquante un feuillets, écrits pour la plus grande partie et batonné pour ce qui n'est pas écrit, au bas de chacun desquels feuillets sont les paraphes de nous Meunier et Trutat; ensemble, moy Trutat je reconnois avoir en ma possession les deux volumes dudit répertoire et toutes les minutes et les répertoires des prédécesseurs dudit M^e Meunier, tels qu'ils luy ont esté remis par feu M^e Henry, son prédécesseur immédiat, dont du tout moy Trutat je me charge envers ledit M^e Meunier et tous autres. A Paris le vingt-deux février mil sept cens quarante neuf le présent estant au pied du répertoire pour moy Trutat, qui ay remis audit Meunier une reconnoissance particulière desdittes minutes et répertoires. — TRUTAT, MEUNIER ».

Folioté 403-851.

8. TRUTAT (Claude-François).

1747, 23 novembre-1772, 30 octobre.

1. « Répertoire des actes reçus en minutes depuis et compris le 23 novembre 1747, jusques et compris le 30 octobre 1772, par M^e Claude-François Trutat, conseiller du Roy, notaire à Paris. »

2. Fol. 624. — « Actes qui ont été signés en premier par différents notaires, jusqu'au moment de la réception de M^e Trutat fils. » 2-18 novembre 1772.

« Du 2 janvier 1753 à la fin, coté et paraphé, le 17 mai 1793, par Hémon, commissaire nommé par le Département de Paris, en exécution de la loi du 14 mars an II, et vérifié, le 25 juillet 1793, par Binet

et Francey de la Cour, commissaires nommés par arrêté du Département du 2 juillet 1793. »
624 pages.

3. Cahier intitulé : « Répertoire des contrats de conversion », 1768, 13 juillet-1771, 28 mars.

9-10. TRUTAT (Denis).

9. 1772, 23 novembre-1786, 31 décembre. — Coté et vérifié les 22 mai et 25 juillet 1793. — 739 pages.

10. 1787, 1^{er} janvier-1810, 14 juin.

« Répertoire des actes passés devant M^e Trutat, notaire, depuis le premier janvier 1787 jusqu'au 14 juin 1810. »

P. 438. — « Nota. Comme à cette époque [après le 11 pluviôse an II], le C^{en} Trutat fut mis en arrestation et que par suite il donna sa démission de sa place de notaire, le 16 ventôse de l'an deux, il n'y eût aucuns actes passés en son étude depuis cette époque jusqu'à celle du 27 vendémiaire an 3^e, qu'il fut réintégré dans ses fonctions par arrêté du Directoire du Département de Paris, en vertu des décrets de la Convention. »

Coté et vérifié le 24 mai et le 25 juillet 1793.

Paginé jusqu'en brumaire an V seulement. — 496 pages.

Ce répertoire contient, inséré au mois de juillet 1793, p. 410, un « État des minutes des actes relatifs à la féodalité remis par Trutat, notaire, à la municipalité de Paris, en exécution du décret du 17 juillet 1793. » 1598, 6 juillet-1789, 2 juillet.

P. 438. — Liste des « Actes signés par le C. Péan, pendant la démission du C. Trutat, an II, 12 pluviôse-an III, 26 vendémiaire. »

An V, 1^{er} vendémiaire-an VII, 1^{er} nivôse. — « Répertoires des actes en minutes et en brevets, reçus par le C^{en} Trutat, notaire, depuis le 1^{er} vendémiaire au 1^{er} nivôse an VII. »

a) An V, 1^{er} vendémiaire-an VII, 15 ventôse. — Répertoire des minutes.

b) An V, 1^{er} vendémiaire-an VII, 2 ventôse. — Répertoire des brevets.

E. COYECQUE et G. GARRIC.

III

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1915

JANVIER.

1^{er} janvier. — Réception aux Invalides, par le général Niox, de nouveaux drapeaux allemands.

4 janvier. — Arrêté rattachant le gouvernement militaire de Paris

à la zone de l'intérieur ; seul l'arrondissement de Pontoise continue à faire partie de la zone des armées.

16 janvier. — Arrêté du préfet de police, relatif à la réglementation de l'éclairage privé.

Janvier. — Inauguration, avenue des Champs-Élysées, n° 63, d'une exposition relative à la conquête de l'Algérie.

FÉVRIER.

7 février. — Œuvre du soldat au front. Journée du 75, organisée par le Touring-Club de France.

— Prières pour la paix dans les églises de Paris.

12 février. — Manifestation des groupements latins à la Sorbonne. Protestation contre la barbarie allemande.

15 février. — Inauguration de l'hôpital franco-canadien, rue de la Chaise, n° 49.

26 février. — Circulaire relative à la circulation en automobile et à motocyclette dans la zone de l'intérieur et dans la zone des armées.

Février. — Exposition, dans la cour d'honneur des Invalides, de l'avion MF 123 qui, en cinq mois de campagne, a tenu l'air pendant 252 heures 50 minutes, et a reçu 400 blessures.

MARS.

21 mars. — Vers 1 heure du matin, raid de zeppelins sur Paris. Deux d'entre eux sont forcés de s'éloigner ; les deux autres lancent une douzaine de bombes qui blessent six personnes. Extinction des lumières pendant le passage des dirigeables ennemis.

— A Versailles, vente de bouquets de violettes au profit de l'œuvre du Vêtement des prisonniers.

22 mars. — A 9 heures du soir, nouvelle tentative de zeppelins sur Paris : ils ne peuvent s'approcher et lancent, dans la banlieue, trois bombes qui ne causent que des dégâts matériels.

24 mars. — Dans la soirée, nouvelle tentative, sans succès, de zeppelins sur Paris.

AVRIL.

7 avril. — Expérience de réduction de l'éclairage des rues.

8 avril. — Loi instituant la « Croix de guerre ».

10 avril. — Réouverture du Musée de Luxembourg, et inauguration, par le Président de la République, d'une exposition de peinture belge et d'estampes données à la France, par le graveur anglais Brangwin.

21 avril. — Rétablissement des communications téléphoniques de Paris avec toutes les localités de Seine-et-Oise, qui avaient été interrompues depuis le début de la mobilisation.

Avril. — Ouverture d'un certain nombre de portes de Paris à la circulation des voitures pendant toute la nuit.

— Prise d'armes, sur l'esplanade des Invalides, pour remise de décorations militaires. — D'autres prises d'armes ont eu lieu le 20 mai sur l'esplanade des Invalides, puis le 8 juin, le 1^{er} et le 22 juillet, les 5 et 19 août, les 2 et 30 septembre, les 14 et 28 octobre, les 11 et 25 novembre, les 9 et 23 décembre dans la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides.

Mai.

2 mai. — Réception, par le Président de la République, d'une délégation irlandaise.

4 mai. — Inauguration, à Bagatelle, d'une exposition d'œuvres d'Henri Regnault.

10 mai. — Visite d'une délégation de l'Institut aux Arènes de Lutèce. — Le 14 mai, sur le rapport de M. Héron de Villefosse, l'Académie des Inscriptions émet un vœu pour la conservation de ces murs antiques dans l'état même où ils apparaissent aujourd'hui, en se bornant à une consolidation pure et simple, sans aucune restitution moderne.

12 mai. — Inauguration, au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, de l'exposition des tapisseries de Reims, d'objets d'art provenant des villes de Belgique, ainsi que d'œuvres d'art données par leurs auteurs en vue d'une Tombola au bénéfice des œuvres d'assistance artistique et littéraire, et des réfugiés belges et français.

13 mai. — A Versailles, vente de bouquets de muguet au profit des prisonniers.

18 mai. — Inauguration, par le Président de la République, d'une exposition nationale d'œuvres des artistes tués à l'ennemi, blessés, prisonniers et aux armées, ouverte, jusqu'au 20 juillet, dans la salle du Jeu de Paume des Tuileries.

23-24 mai. — Journée Française, organisée par le Comité du Secours national et le groupe interparlementaire des départements envahis.

25 mai. — Manifestation, à la Chambre des députés, en l'honneur de l'Italie unie aux puissances alliées pour le triomphe du droit et de la justice.

— Première exposition du « Jouet français », à la galerie Excelsior.

26 mai. — Un avion allemand, qui se dirigeait sur Paris, est pourchassé par nos escadrilles et abattu près de Soissons.

27 mai. — Manifestation au Sénat, en l'honneur de l'Italie, semblable à celle qui a eu lieu à la Chambre des députés.

29 mai. — Hommage des artistes et des écrivains français aux États-Unis d'Amérique. Cérémonie solennelle organisée à la Sorbonne.

31 mai. — Première célébration de l'anniversaire de la dédicace de Notre-Dame.

Mai. — Achèvement de la restauration de la Galerie des Proues, au Palais-Royal.

JUIN.

4 juin. — Journée de la Croix-Rouge à Versailles. Vente de petits drapeaux.

12 juin. — Inauguration, par le Président de la République, d'une exposition de peinture, ouverte à l'École des Beaux-Arts, au bénéfice des artistes des départements envahis.

— Exposition de tableaux, aquarelles, dessins, eaux-fortes, sculptures, documents photographiques relatifs aux villes et sites de Belgique, ouverte, à la Galerie Georges Petit, jusqu'au 10 juillet.

25 juin. — Réception du maire de Turin, par le bureau du Conseil Municipal, à l'Hôtel de Ville.

— Inauguration, par le Président de la République, au Musée du Luxembourg, d'une salle consacrée à l'École britannique moderne : peintures, dessins et aquarelles, offerts à la France par M. Edmund Davis.

27 juin. — Journée des Orphelins de la guerre.

— Commémoration, par le Souvenir littéraire, du 79^e anniversaire de la mort de Rouget de Lisle. Cérémonie, à Choisy-le-Roi, devant la statue et au tombeau de l'auteur de *La Marseillaise*.

Juin. — Fermeture du Guignol des Tuileries.

JUILLET.

1^{er} juillet. — Cérémonie, à l'église Saint-Eustache, pour les mutilés de la guerre.

2 juillet. — Inauguration, par le Président de la République, du Salon des Poilus, ouvert à l'Union des Arts (Champs-Élysées).

9 juillet. — Inauguration, au Musée des Arts décoratifs, d'une exposition de photographies, gravures et dessins représentant, dans tous ses détails, la cathédrale de Reims.

— Inauguration, par le Président de la République, de l'Hôpital musulman à Neuilly.

11 juillet. — Inauguration, sous la présidence de Mgr Baudril-

lart, recteur de l'Institut catholique, d'une église maronite à Paris, rue d'Ulm, n° 17.

13 juillet. — Exhumation des restes de Rouget de Lisle. — Le lendemain, 14 juillet, translation des cendres de Rouget de Lisle de Choisy-le-Roi aux Invalides.

13-14 juillet. — Journée de Paris au bénéfice des diverses œuvres de guerre de l'Hôtel de Ville (assistance aux mutilés, aux prisonniers de guerre, aux soldats convalescents, aux réfugiés, etc.).

28 juillet. — Réouverture du Musée de sculpture comparée au Trocadéro.

29 juillet. — Le terminus des lignes de l'Opéra à Bobigny et à Bagnolet (Compagnie des tramways de l'Est Parisien) est transféré de l'Opéra aux Halles.

31 juillet. — Inauguration, au Cercle de la Librairie, d'une exposition de livres, dessins, estampes et objets divers se rapportant à la guerre.

Juillet. — Versements d'or à la Banque de France, pour la défense nationale.

Août.

4 août. — Commémoration, au Sénat et à la Chambre des députés, de l'anniversaire de la guerre.

13 août. — Inauguration du Foyer musulman, maison de réconfort pour les soldats d'Afrique, installé boulevard des Italiens, à l'angle de la rue Le Peletier.

15 août. — A Versailles, journée au profit de la cantine de l'aiguillage à la gare des Chantiers. Vente de petits bidons.

25 août. — Remise de médailles militaires et de Croix de guerre à des soldats aveugles, dans la Maison de convalescence des aveugles, rue de Reuilly.

28 août. — Six avions allemands se dirigent sur Paris; chassés par nos avions, l'un d'eux est abattu près de Senlis.

29 août. — Inauguration, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise), de l'hôpital annexe fondé par l'œuvre de la Maison de convalescence de l'aéronautique militaire.

Août. — Achèvement de la démolition du cloître Saint-Honoré.

SEPTEMBRE.

2 septembre. — Inauguration, au cimetière de Maisons-Alfort, par le général Léonard, commandant d'armes de la place de Vincennes, d'un monument élevé à la mémoire des soldats morts pour la France, et en commémoration de la bataille de la Marne.

— Inauguration d'une maison de convalescence pour les blessés, installée dans le château et le parc de Villebon (Seine-et-Oise).

5 septembre. — Commémoration, au Père Lachaise, du *Chant du départ*, organisée par le Souvenir littéraire, à l'occasion du centenaire de la publication de l'hymne de Marie-Joseph Chénier et de Mehul.

— A Meaux, célébration de l'anniversaire de la bataille de la Marne; dans la cathédrale, allocution de M^{re} Gibier, évêque de Versailles.

5 à 7 septembre. — En l'église Saint-Étienne-du-Mont, *triduum* commémoratif de la victoire de la Marne.

6 septembre. — A la Comédie-Française, cérémonie commémorative en l'honneur de Raymond Raynal, pensionnaire tué à l'ennemi.

12 septembre. — Commémoration, sur les champs de bataille de l'Ourcq, de l'anniversaire de la victoire de la Marne.

— Des avions ennemis lancent des bombes sur Compiègne.

18 septembre. — Une délégation des députés de la Seine remet au général Maunoury une adresse de reconnaissance, à l'occasion de l'anniversaire de la victoire de la Marne.

26 septembre. — Journée des éprouvés de la guerre (journée des pochettes).

— A Versailles, journée au profit des réfugiés belges et de la reconstruction des églises détruites. Vente de médailles à l'effigie du roi Albert, et de cloches minuscules.

Septembre. — Achèvement de la restauration du bas-relief de Rude à l'Arc de Triomphe.

OCTOBRE.

1^{er} octobre. — *La Gazette de France*, le plus ancien des journaux parisiens, suspend sa publication jusqu'à la fin de la guerre.

20 octobre. — Explosion dans une usine, rue de Tolbiac; — le 17 novembre, obsèques des victimes, service à Notre-Dame.

— Exposition de l'Art à la guerre, salle du Jeu de Paume des Tuileries, ouverte jusqu'au 30 novembre.

31 octobre-1^{er} novembre. — Journées d'Antony, au profit des œuvres créées dans la commune dès le début de la guerre.

— A Saint-Mandé, vente d'un insigne au profit de diverses œuvres d'assistance militaire de la commune.

Octobre. — Installation d'un hôpital hollandais au Pré-Catelan, et d'un hôpital danois au Musée Galliéra.

NOVEMBRE.

1^{er} novembre. — Inauguration, par M. René Besnard, sous-secrétaire d'État de l'Aviation, dans la salle d'opérations de la Maison

départementale de Nanterre, du buste du D^r Émile Reymond, sénateur aviateur, mort au champ d'honneur.

2 novembre. — Inauguration, au Palais de Justice, du buste d'Alphonse Bertillon, par le sculpteur Ferrand.

5 novembre. — Visite du bureau du Conseil municipal au général Galliéni, gouverneur de Paris, pour lui témoigner la gratitude de la population parisienne.

6 novembre. — Place de l'Alma, effondrement du sol, par suite des travaux du chemin de fer métropolitain.

11 novembre. — Inauguration, au Petit Palais, de l'exposition des cocardes de Mimi Pinson.

12 novembre. — Service solennel, célébré à Notre-Dame, sous la présidence du cardinal-archevêque de Paris, pour les morts de nos armées et des armées alliées.

21 novembre. — Explosion d'un bolide dans la banlieue Ouest-Nord-Ouest de Paris.

22 novembre. — Le Conseil municipal décide de donner le nom d'Edith Cavell à une rue de Paris.

— Incendie d'une annexe du Bon Marché, rue du Bac.

28 novembre. — Journée de Seine-et-Oise. Vente de médailles.

Novembre. — Ouverture des portes de Paris à la circulation des voitures jusqu'à minuit au lieu de 10 heures du soir.

DÉCEMBRE.

7 décembre. — Cérémonie, à l'Opéra-Comique, en l'honneur de dix pensionnaires de ce théâtre tués à l'ennemi.

8 décembre. — Passage à Paris et réception à la caserne de la Pépinière du 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment de fusiliers marins, retour de Belgique.

9 décembre. — Inauguration, aux Invalides, par le Président de la République, de l'exposition de l'Hygiène au front.

— Réouverture de l'Opéra.

10 décembre. — Exposition de gravures et lithographies originales, en couleur et en noir, d'estampes de la guerre, ouverte, à la Galerie Georges Petit, jusqu'au 10 janvier 1916.

13-15 décembre. — Exposition de poupées chez M^{me} Margaine-Lacroix, boulevard Haussmann.

20 décembre. — Exposition de poupées polonaises chez M^{me} Bougard, rue de Penthièvre, n^o 5.

— Commémoration des vingt-cinq années de mandat de conseiller municipal de MM. Alpy, Berthaut, Ernest Caron et Froment-Meurice.

25 et 26 décembre. — Journée du Poilu.

30 décembre. — Le Conseil municipal décide de donner le nom de Paul Déroulède à une rue de Paris.

31 décembre. — Amélioration de l'éclairage des rues.

Décembre. — Arrivée à Paris d'une délégation suédoise.

E. MAREUSE.

IV

BIBLIOGRAPHIE

VICTOR MORTET : *Mélanges d'archéologie (Antiquité romaine et moyen âge)*. Deuxième série. Histoire de l'Architecture. Lexicographie. Paris, A. Picard, 1915. In-8°, iv-350 p. et 13 planches.

Notre regretté confrère Victor Mortet a laissé une œuvre historique et archéologique importante : d'une part, trois ouvrages d'une certaine étendue, dont il suffira de rappeler les titres : *la Cathédrale et le palais épiscopal de Paris, du VI^e au XII^e siècle*; *Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196)*; *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture... en France au moyen âge (XI^e-XII^e siècles)*; d'autre part, un grand nombre d'articles et de mémoires disséminés dans les diverses revues auxquelles il avait collaboré. Une main pieuse a pris soin de réunir ces articles en deux volumes, dont le second, qui vient de paraître, contient un certain nombre de mémoires ayant trait exclusivement à l'archéologie du moyen âge et qui ont été publiés dans le *Bulletin monumental*. Plusieurs de ces mémoires sont relatifs à l'histoire de l'église de Notre-Dame de Paris et dans les notes de *Lexicographie archéologique*, qui terminent le volume, et qui presque toutes sont imprimées ici pour la première fois, l'historien de Paris trouvera beaucoup à glaner.

H. O.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS

Pour l'année 1915.

Liste des sociétaires décédés depuis 1914	6
Liste des sociétaires inscrits depuis 1914	6
Liste des présidents de la Société.	7
Sociétés correspondantes	8
Composition du Bureau, du Conseil et des Comités.	9
Assemblée générale.	17
Compte rendu des séances 11, 12, 14, 15, 31, 33, 35, 36,	37
Bibliographie.	86

COMMUNICATIONS.

COUDERC (C.). L'auteur de la complainte de Fualdès.	13
— Le Moulin de La Chapelle représenté dans les miniatures d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale et d'un manuscrit de l'Arsenal.	12
BARROUX (M.). Compte rendu du <i>Cid</i> dans la <i>Gazette</i> de Renaudot .	11
— <i>Les Curiositez de Paris</i> (1716) et <i>Les Adresses de la ville et faux- bourgs de Paris</i> (1708).	16
LACOMBE (P.). Les contrefaçons et les plagats des premiers imprimeurs parisiens	17
— L'encombrement du Petit Pont à la fin du XIII ^e siècle	37
— Publications populaires et pièces littéraires sur Pierre de Cugnières.	15
LEPREUX (G.). Le lieu de naissance de Prosper Marchand	34
— Le <i>Moratorium</i> au XVII ^e siècle	34
NORMAND (Ch.). État des fouilles exécutées aux Arènes	16

VARIÉTÉS.

COYECQUE (E.); GARRIC (G.). Vieilles archives notariales. (Quatrième article.) État numérique des archives anciennes de l'étude Lejeune (1595-1810)	64
GASTON (Abbé Jean). Marché passé par les marguilliers de Saint- Hilaire avec Germain Pilon, menuisier (4 septembre 1672). . . .	52

LAUER (P.). De la signification du mot « France » aux époques mérovingienne et carlovingienne	53
MAREUSE (E.). Chronique de l'année 1915.	79
OMONT (H.). La grosse cloche de Notre-Dame de Paris en 1686. . . .	63
PERRAULT-DABOT (A.). Note sur la restauration de l'église de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des Champs, à Paris.	58
VUAFLART (A.). La tombe de Madame Vigée-Lebrun à Louveciennes. .	39

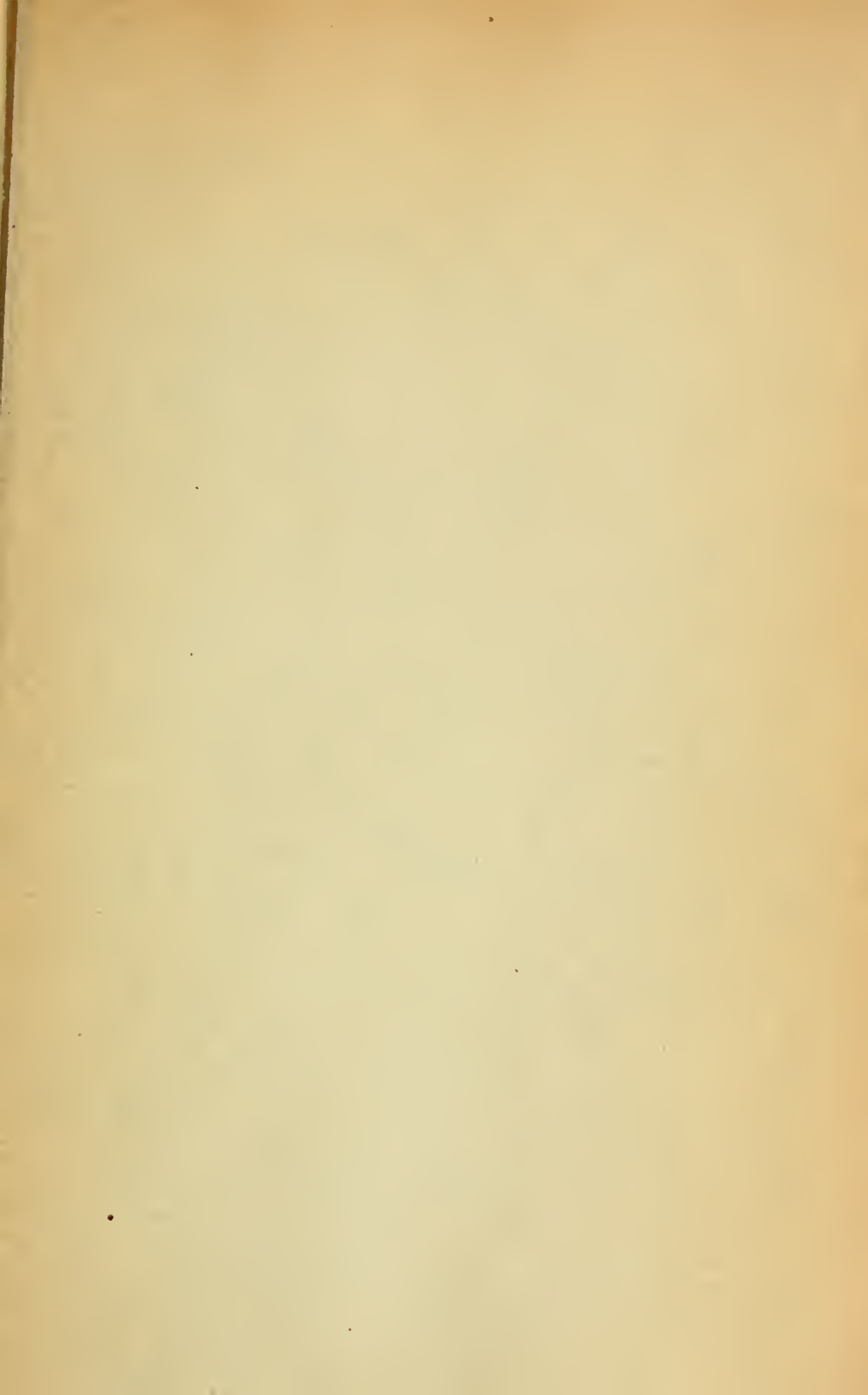
ILLUSTRATIONS.

Planches hors texte.

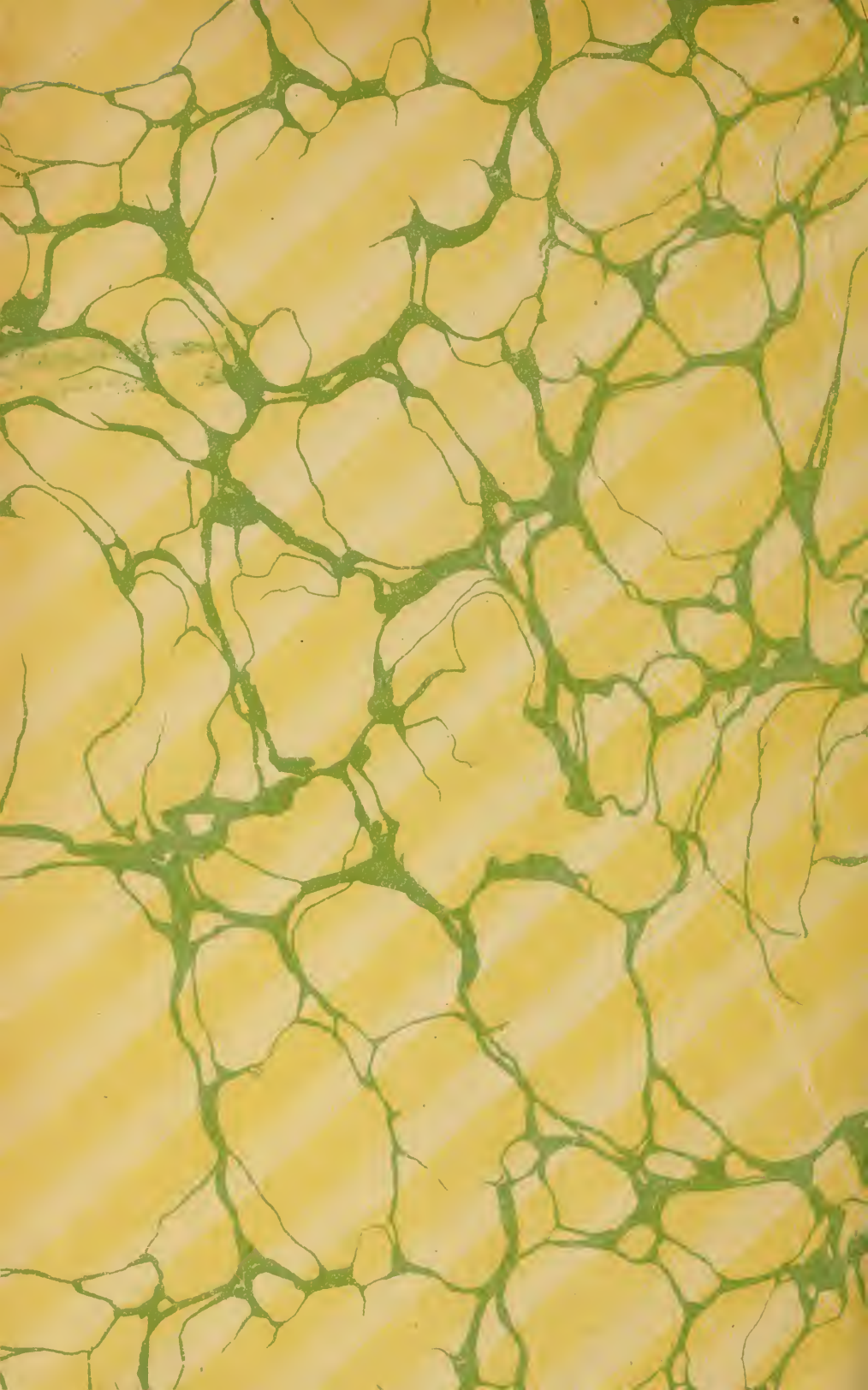
Cimetière de Louveciennes : La tombe de Madame Vigée-Lebrun . .	46
Église de Louveciennes : Sainte Geneviève, peinture par Madame Vigée-Lebrun	48
Restauration de Saint-Martin-des-Champs	60

Figure dans le texte.

Médaillon gravé sur la tombe de Madame Vigée-Lebrun	51
---	----







DC
701
S65
année 42

Société de l'histoire de
Paris et de l'Ile-de-France
Paris
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

